

EDITION SPECIALE DE LA «BERLINER ILLUSTRIRTE ZEITUNG» • PREMIER NUMERO FEVRIER 1941
F N° 3
3 fr.

ÉDITION EN LANGUE FRANÇAISE

Signal



Sous
les ailes de
l'avion de combat:
Les plus lourdes
bombes alle-
mandes



Hensoldt
DIALYT

**Jumelles prismatiques
pour voyage-sport-chasse**

M. HENSOLDT & SOEHNE
Opt. Werke A-G, Wetzlar (Allemagne)

Des bombes à destination de l'Angleterre

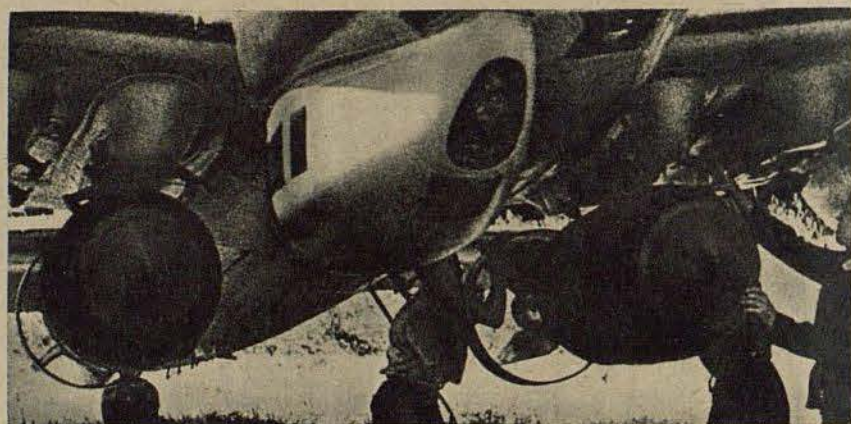
Fragments des actualités cinématographiques allemandes, de la PK



Avant le départ, le personnel «terrestre» a tout à dire: les bombes incendiaires sont introduites dans leur réceptacle



Les bombes lourdes sont chargées sur de petites brouettes qui les transportent jusqu'à l'avion où...



... on les «enclenche» sous les plans des ailes:



... sans interruption, les bombes sont précipitées sur le sol anglais: l'île n'est plus qu'une cible où tous les coups portent

Voir le reportage illustré de la page 23:

Des avions de combat italiens sur la Manche

Plusieurs semaines durant, des escadrilles de combat italiennes ont survolé la Manche, aux côtés des Allemands, en les appuyant dans leur action aérienne contre l'Angleterre. Depuis lors, elles ont regagné la Méditerranée, en vue de nouveaux combats, et des unités d'aviation allemandes les y ont rejointes, pour les soutenir à leur tour dans la lutte commune



Coventry — «coventrisé»

Le 15 novembre, tel était le communiqué du Haut Commandement de l'Armée: «Particulièrement violente et réussie fut l'attaque continue des fortes unités de combat des maréchaux Kesselring et Sperrle sur Coventry; de nombreuses usines de moteurs et de grandes installations de l'industrie d'accessoires d'avions ont été bombardées, ainsi que d'autres constructions de grande importance militaire; les bombes étaient de calibre lourd et superlourd, et elles causèrent des ravages effroyables. L'œuvre de destruction fut achevée par des incendies formidables, nourris par des grands dépôts de matières premières, et visibles jusqu'aux rivages de la Manche...» Après cette grande attaque de l'aviation allemande, en guise de représailles consécutives à une attaque britannique sur Munich, les Anglais ont inventé un nouveau verbe: «to coventry» — coventriser. Par ce mot qui veut dire «détruire complètement», ils ont reconnu le succès de l'attaque allemande dont les effets se voient clairement sur cette photo prise d'un avion de reconnaissance allemand. Les carrés indiquent les usines détruites, les cercles entourent les innombrables entonnoirs

Le «général Faim»

Spéculations anglaises sur un allié douteux

« Le meilleur allié de l'Angleterre dans cette guerre est le général Faim » — c'est avec ce slogan que Londres a cherché à faire illusion sur ses défaites militaires et diplomatiques au cours de la première année de guerre. Il croyait avoir trouvé là une fiche de consolation pour ceux qui doutent dans le pays même, et ailleurs de par le monde. Londres voudrait donc en revenir au blocus à distance respectueuse, blocus sans risque, qui, déjà dans la guerre mondiale, a constitué un élément important de la stratégie britannique. Il ne s'agit cette fois de rien de moins que de bloquer tout le continent européen. Londres ayant perdu ce continent dès la première manche, la première année de guerre, n'éprouve plus le moindre intérêt pour ses anciens alliés et cherche, au contraire, à englober ses amis continentaux d'antan dans le cycle de son blocus. Est-ce qu'il espère vraiment par là venir à bout de l'Allemagne. Ce qui reviendrait à affamer petit à petit 350 millions d'êtres humains ayant un accroissement démographique annuel de 1 million et demi à 2 millions d'habitants.

Nous savons aujourd'hui déjà, dans le deuxième hiver des hostilités, que tous les plans d'affaiblissement du continent sont utopiques. L'Europe sans la Grande-Bretagne est un des plus grands territoires agricoles continus de l'univers. Elle est à la tête de la production de pommes de terre, de betteraves sucrières et de seigle, elle occupe un rang éminent parmi les pays cultivant le maïs et a un élevage de bétail extrêmement développé. Son aire est tellement vaste et sous l'empire de conditions climatiques si variées qu'on peut toujours dans l'ensemble aboutir à un équilibre alimentaire. Les récoltes exceptionnelles de certains pays y contrebalancent les mauvaises récoltes d'un autre et si l'on compare les excédents agricoles du continent à ses besoins de vivres, on arrive à constater que, normalement, il peut se suffire à lui-même à concurrence de 95%.

La statistique du commerce extérieur nous montre également à quel point le centre de gravité de l'alimentation du continent européen se trouve aujourd'hui réellement situé sur ce continent. Sans doute l'Europe, Angleterre comprise, a toujours été un important débouché pour les vivres; l'exportation mondiale des denrées alimentaires prend en effet à concurrence de 66% la direction des pays d'Europe. Mais plus de 30% du total de cette importation annuelle sont la quote-part de l'Angleterre, les 36% restants se répartissant entre les pays du continent européen proprement dit. D'autre part, ce dernier participe lui-même à concurrence de 32% à l'exportation alimentaire mondiale. L'excédent d'importation de 36% comparé à la valeur d'exportation de 32% ne donne effectivement qu'une très minime différence pour le continent. Le besoin d'importation alimentaire du continent ne représente environ que 10% de l'ensemble du commerce extérieur alimentaire par tête de la population continentale, tandis que, l'Angleterre comprise, il comporte environ un tiers de la totalité des transactions. L'économie alimentaire continentale constitue essentiellement une unité d'autoravitaillement se suffisant à elle-même. La proportion d'importation continentale de denrées alimentaires que les pays européens doivent mettre à disposition, est relativement minime — d'autre part, l'exportation européenne de vivres ne prend presque exclusivement que le chemin de pays du continent et demeure, par conséquent, à l'intérieur de sa propre aire de ravitaillement. Si l'on élimine les

chiffres relatifs à la Grande-Bretagne, l'on constate que le continent européen reçoit en moyenne annuellement pour environ 11,44 Rm de vivres par tête d'habitant et est, d'autre part, à même d'exporter pour 9,23 Rm. de denrées alimentaires. Les quantités importées et exportées dans les différents pays varient naturellement avec la structure agraire et le niveau de vie. Mais, au fond une vaste indépendance subsiste comme conséquence d'une politique agricole consciemment nationale (contrairement à l'économie mondiale d'observance anglaise). Notons que le calcul aujourd'hui usuellement fondé sur les calories ne tient même pas complètement compte de la situation réelle, puisqu'il ne fait pas entrer en considération les tout derniers résultats de la science de l'alimentation (vitamines).

Le pourcentage de ravitaillement est énorme si l'on réfléchit aux masses humaines agglomérées dans ce coin du globe, surtout dans le Nord-Ouest industrialisé, et si l'on se rappelle les immenses surfaces occupées par montagnes et étendues d'eau stériles n'entrant pas en ligne de compte pour la production. Nous nous sommes efforcés de représenter sur notre carte la répartition des zones de surproduction et de déficit d'Europe: les régions montagneuses, les contrées industrielles et les grandes villes. Dans une partie des Etats production et besoins s'équilibrent naturellement, d'autres bénéficient, en revanche, d'un gros excédent d'exportation: tel est le cas surtout du Sud-Est, avec son niveau de vie relativement bas, et également de l'Italie, qui est à même de tenir annuellement à disposition de nombreux millions de quintaux métriques de riz, de pommes de terre hâtives, de légumineux et avant tout, de fruits et légumes, en ne demandant en retour que des quantités relativement limitées de fourrages et de maïs.

En tant que centre de l'industrie européenne, l'Allemagne est depuis des décades une région réclamant un supplément de produits agricoles, mais c'est précisément ce qui fait sa force dans le cadre élargi du nouveau continent dont, à défaut d'un client aussi «réceptif», les excédents provenant de ses exploitations paysannes ne sauraient soutenir la concurrence sur le marché mondial. Le Reich a été, en outre, de tout temps, un pionnier du progrès agricole. Son agriculture est incontestablement en vedette dans le monde, ses rendements à l'hectare distancent de beaucoup ceux des autres pays et c'est grâce à ce labeur et au caractère intensif de la culture que l'autoapprovisionnement alimentaire de l'Allemagne a pu en quelques années être porté à 83% des besoins.

Depuis, la situation s'est encore essentiellement améliorée par la réincorporation au Reich des provinces de l'Est qui en étaient traditionnellement les «greniers». Le district de la Warthe et la Prusse Occidentale avec Danzig produisent d'importants excédents de seigle, de tubercules et racines ainsi que de bétail. Mais même en l'absence de ces réserves le ravitaillement du Reich serait aujourd'hui infiniment plus favorable qu'en 1913 par exemple. En dépit de la guerre le rendement laitier a augmenté de 11% par rapport à cette époque, l'approvisionnement en viande de bœuf s'est amélioré dans les mêmes proportions et la fourniture de viande de porc a crû de 8%. Alors que jadis on décima au petit bonheur le cheptel porcin, une récolte phénoménale de pommes de terre et de betteraves sucrières permet de conserver un effectif porcin qui atteint presque le chiffre astronomique des années optimales. Le ravitaillement en céréales

panifiables est si abondant que les rations sont à peine au-dessous de la consommation du temps de paix. Et si, par extraordinaire, une année particulièrement «maigre» devait surgir, il y aurait encore à disposition les réserves nationales qui suffiraient presque à toute la consommation d'une année.

Examinons maintenant en détail l'autoravitaillement du continent. On tire normalement du continent 96% des 40 millions de tonnes de froment annuellement consommées. A quoi s'ajoutent la couverture de 98% de la consommation de seigle, somme équivalente pour l'orge et satisfaction totale des besoins pour l'avoine. Il n'y a que le maïs qui fasse exception à ces relations avec une récolte moyenne de 19 millions de tonnes pour une consommation de 23 millions de tonnes. Mais il n'y a là rien d'absolument irrévocable et sur ce point, précisément, Londres sous-estime absolument l'esprit d'initiative germanique. Grâce à un choix judicieux d'espèces, la culture du maïs a, au cours des dernières années, de plus en plus progressé vers le Nord; le maïs à l'heure actuelle mûrit jusqu'en Prusse orientale. Il offre à l'hectare un rendement beaucoup plus élevé et infiniment plus sûr

que l'avoine, par ex., ou d'autres céréales fourragères et voilà pourquoi sa culture se développe partout où l'organisation allemande règle les travaux des champs. A cette culture s'ajoute celle de nombreux oléagineux tels que hélianthes, soja, safran bâtard, etc. de tous noms, sans parler des importantes réserves larvées que recèle la possibilité d'accroissement des rendements à l'hectare de nombreux pays. Des façons régulières, des semences sélectionnées, une abondante fumure, peuvent sur notre continent activer en très peu de temps un potentiel dont on n'a pas idée et combler les lacunes qui aujourd'hui subsistent surtout dans le ravitaillement en fourrages. On produit actuellement environ 56 millions de tonnes de céréales fourragères, mais on en consomme 63 millions. On fera entretemps l'équilibre en réduisant les cheptels excessifs, notamment dans les pays nordiques. Le continent n'en pourra pas moins continuer à couvrir ses besoins de graisse et de fromage, car avant cette guerre de très importantes quantités de ces produits prenaient le chemin de l'Angleterre.

L'exploitation de nouveaux fourrages a, au surplus, ouvert d'imposantes perspectives; par ex. le développe-

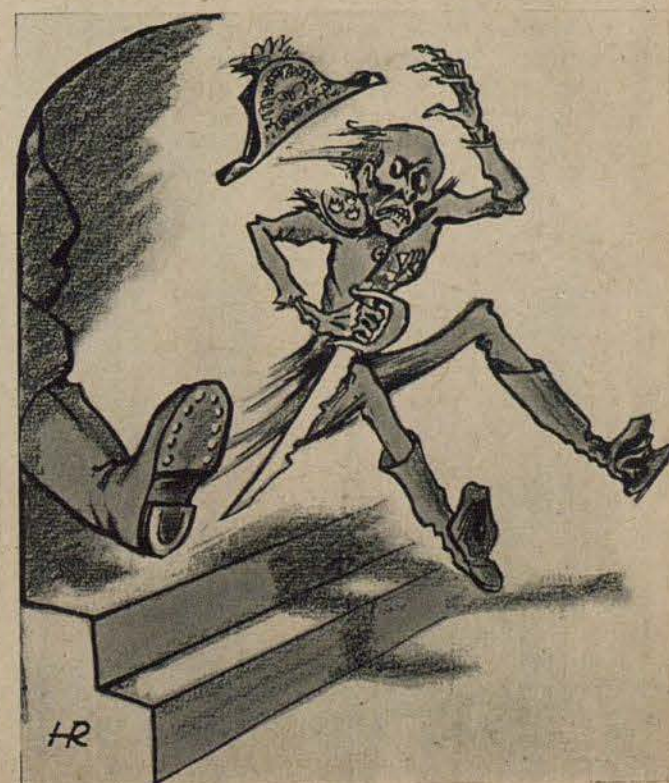
ment de la cellulose fourragère. Des essais ont établi que l'on possède là un fourrage excellent pour le bétail, fourrage dont la diffusion n'est surtout qu'une question de prix, prix qui baissera rapidement avec l'extension de la production. Sous le rapport de la matière première, le continent dispose ici d'une réserve défiant absolument le blocus anglais.

Constatation qui, en dernière analyse, vaut pour l'ensemble de la situation alimentaire de l'Europe. On ne saurait considérer cet hiver, qui est encore sous le signe des répercussions des combats qui se sont déroulés à l'Ouest et au Nord, comme un hiver d'année normale, la guerre ayant naturellement entraîné de nombreuses destructions. Mais entretemps les semailles d'automne ont partout eu lieu, la terre est préparée pour celles de printemps et le continent se dispose à engranger sous l'égide de l'armée allemande. Le «général Faim» perdra sur le continent toutes les batailles qu'il voudra y engager: c'est aussi «cours» que l'obligation dans laquelle se sont trouvés ses alliés de déguerpir du continent. L'esprit d'initiative et le talent d'organisation allemands feront le nécessaire pour que ce soit le cas.



Légende de notre carte

-  = Zones agricoles à excédents élevés
-  = Zones agricoles à excédents
-  = Zones à équilibre approximatif entre production agricole et consommation
-  = Zones ayant besoin de suppléments alimentaires considérables (régions industrielles, grandes villes)
-  = des zones montrant un déficit agricole (contrée montagneuse)





Il se passe de drôles de choses à l'escadrille de l'AS de PIQUE!

Par le trou du rideau, nez à nez avec les aviateurs allemands: Churchill, Eden et tutti quanti. Le mess de l'escadrille est transformé du tout au tout. Dans la salle, d'interminables rangées de chaises: elles seront occupées ce soir par l'équipage au complet de l'escadrille, depuis le commandant jusqu'au monteur. Il y a même une scène de théâtre: dans les coulisses, des êtres étranges se livrent à des préparatifs mystérieux: il s'agit d'une soirée donnée par les camarades de «La Joie» par ses propres ressources», organisation de l'escadrille de l'As de Pique.

Photos par Grimm, de la P. K.



Allez-y, commencez! La lumière est éteinte dans la salle. Mais le rideau n'est pas encore levé. De bonne humeur, le public applaudit. — «Allez-y, commencez!», crie-t-on aux acteurs qui ont tous le trac.



Le lieutenant Schramm

qui a réussi 267 vols contre l'ennemi et abattu 9 avions anglais, n'attend plus guère l'atterrissage de sa machine. A peine son avion a-t-il touché au sol qu'il a déjà sorti son manuscrit. Le front plissé, il l'étudie; ses lèvres murmurent: de temps en temps, il gesticule du bras. «Je n'ai toujours pas appris mon rôle», gémit-il quelques fois.



Le 17ème avion abattu! Après sa 17ème victoire aérienne, le lieutenant Schmidt est emporté en triomphe de l'aérodrome. Où vont-ils?

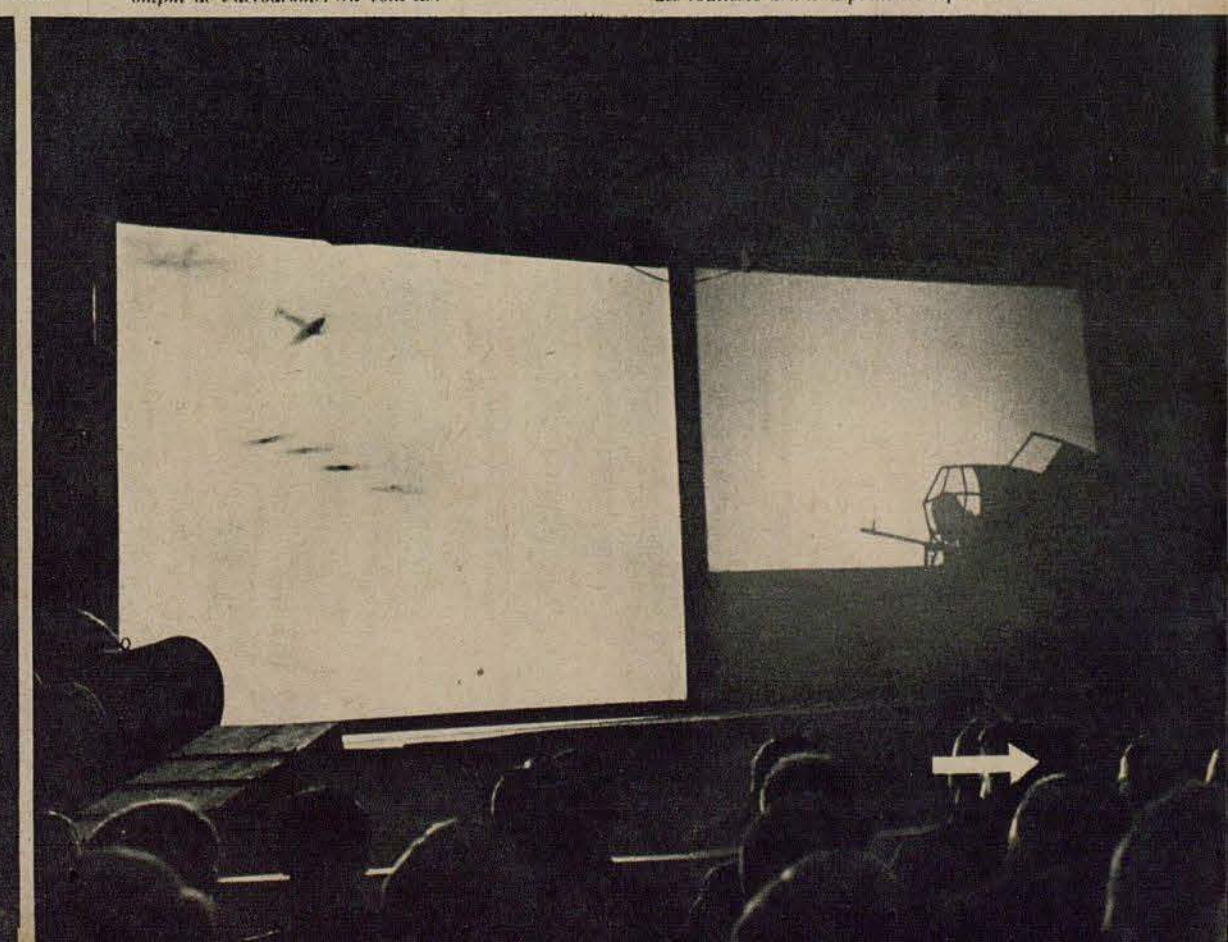
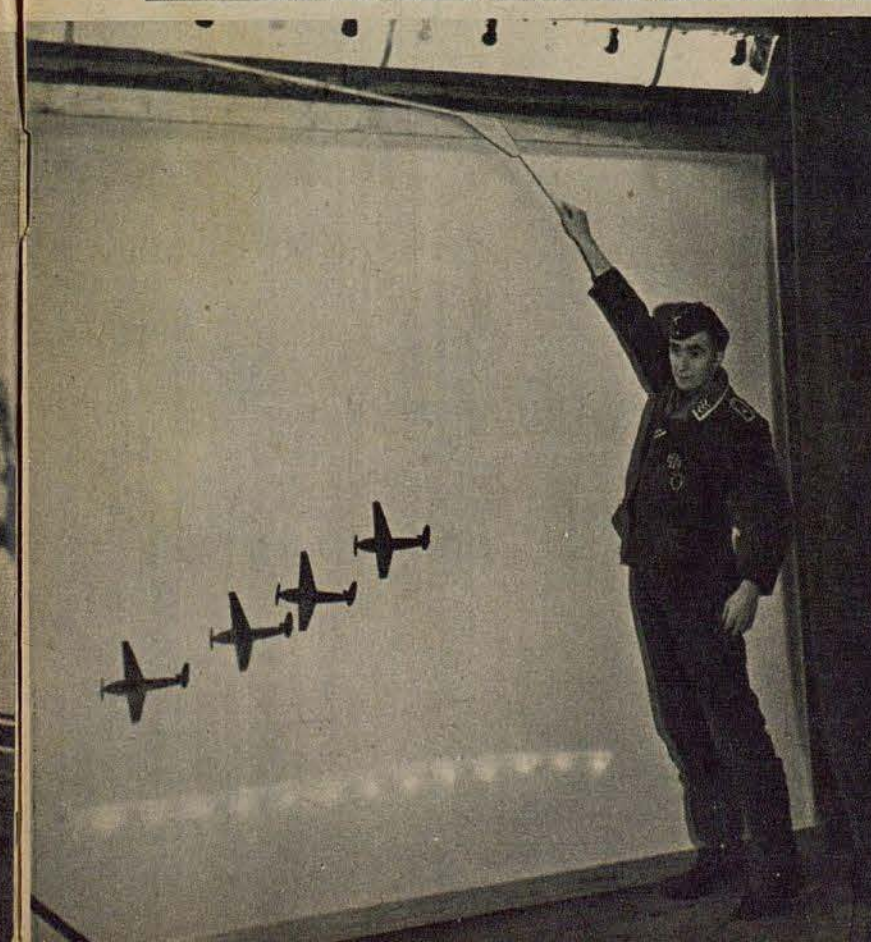
Il n'a pas le temps de se reposer! Le lieutenant Schmidt doit se dépêcher. Du travail l'attend derrière la scène. Il doit avoir terminé la peinture des coulisses avant la première représentation...

Il y a plus de 8 jours... que l'employé de l'état-major ne se laisse plus séduire par la perspective d'un bock. Il est en pleine «inspiration poétique». Un beau matin, le bureau le voit arriver dépouillé de sa magnifique barbe; on s'étonne. Il demande: «Des fois que je ressemblerais à Churchill...»



Rencontre étrange dans le hall. Une jeune Anglaise s'approche des hommes qui travaillent aux avions: «Do you know me, dear?» chuchote-t-elle. — «Mon Dieu, Huber, c'est toi!» disent-ils en riant, «où as-tu pêché ce chapeau?» «C'est mon costume pour le théâtre, mais ne me trahissez pas!»

Sur la scène: un stand de tir étrange. Le lieutenant Schramm y a traîné une mitrailleuse. Et derrière un paravent en papier, il tire avec elle sur des avions d'enfants qu'un soldat fait défiler devant lui. Le soir de la première, on voit: des ombres chinoises, et l'on entend: une parodie amusante d'un communiqué militaire de la TSF. (Photos à droite)





Le numéro 2 du programme. C'est la sensation de la soirée: «Le mensonge est-il un péché?» ...chanté par les secrétaires des bureaux de Duff Cooper; les acteurs sont quatre caporaux



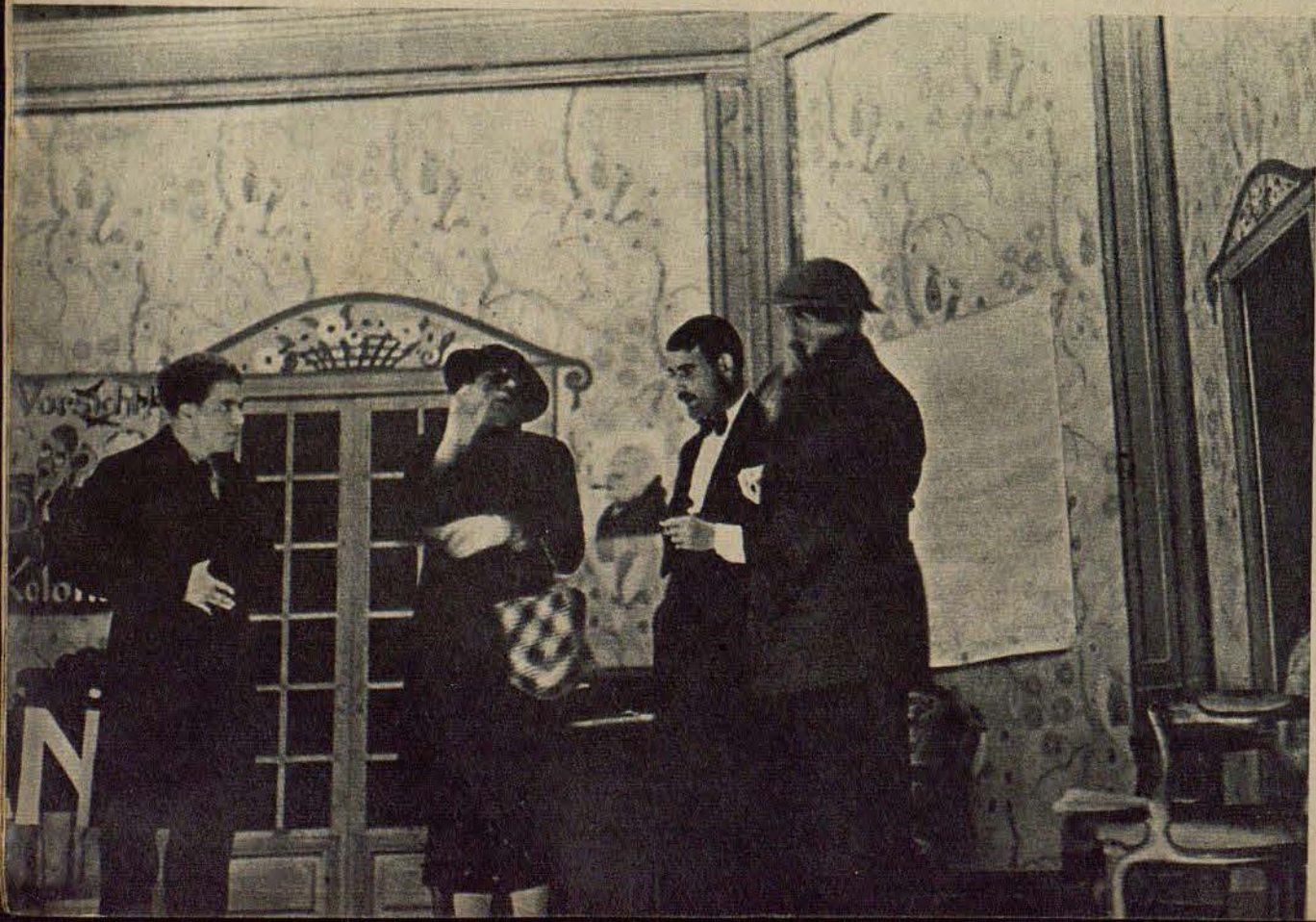
Le convive honoraire de la soirée! Le Général d'aviation Osterkamp est venu de très loin pour prendre part à la fête de sa vieille escadrille



Le numéro 3 du programme. Dans une boutique de sauvetage allemande pour aviateurs en panne. L'Anglais sauvé raconte: «Moi — venu de Canada; moi veux faire beaucoup d'argent à Old England, 10 fois moi voler à Germany, alors moi recevoir 10.000 dollars. Après je retourne au Canada.»



Trois hourras pour l'As de Pique. Salué par les hourras des spectateurs, on hisse sur la scène le pavillon de l'escadrille qui, plus d'une centaine de fois, a survolé l'Angleterre



Le finale. Encore une fois, Churchill et tutti quanti. Mais cette fois-ci, ils sont peints sur des cartons pour illustrer leurs tristes aventures que raconte un aviateur

Le numéro 4 du programme. Une jeune Anglaise vend à Eden une nouvelle invention d'importance mondiale: «Si un nazi s'approche de mon excellent appareil que voici, le magnétisme de son cerveau décoche un contact électrique et attire un projectile mortel.»

-  Port militaire, 1^{ère} catégorie
-  Port militaire, 2^{ème} catégorie
-  Des chantiers, où des navires de guerre se trouvent en construction
-  Port de première catégorie
-  Des divisions (garnisons)
-  Des distributeurs d'essence (huile minérale)
-  Des usines d'avions
-  Des silos de blé et des moulins
-  L'industrie de matières premières, des mines de fer, des usines d'acier et d'aluminium
-  Des usines d'armement y compris des produits chimiques
-  Des districts houillers
-  Des gisements de fer

Des buts sur l'île d'Angleterre

Cette carte d'Angleterre montre les buts qui ont été exposés, jours et nuits, aux puits des bombes allemandes, et qui le seront encore : des ports militaires, des chantiers, des garnisons, des stocks d'huile et des silos de blé, des usines d'armement, des mines de charbon et de fer, des usines d'acier et d'aluminium. Pendant que la marine de guerre allemande coupe toute communication et que l'encercllement de l'île se fait de plus en plus efficace, l'arme aérienne atteint les autres centres vitaux de l'adversaire à l'intérieur de l'île, qui sont d'une première importance pour la guerre et qui sont répandus sur le pays entier





Un sous-marin allemand dans l'Océan Atlantique du nord

Au mât flotte le symbole de la volonté
de vaincre de 80 millions d'Allemands,
le pavillon de guerre allemand

Le Général allemand — toujours en avant!

Le « Signal » publie 5 photographies du général d'infanterie von Briesen, qui conquiert d'un jour à l'autre la célébrité au cours de la campagne de Pologne: Quatre divisions polonaises et quelques unités de cavalerie se jettent sur sa division, laquelle avait pour mission de couvrir une ligne qui ne mesurait pas moins de 30 km. En dépit d'un adversaire cinq ou six fois supérieur en nombre, et malgré le surmenage de ses propres troupes, sur la brèche depuis de longues journées, la division von Briesen tient tête à l'assaillant, et après une mêlée sanglante, arrive à le repousser en partie. Elle ne connaît aucune défaillance, jusqu'à l'arrivée des renforts nécessaires. Dès le début de l'attaque, le commandant est blessé à l'avant-bras droit par un éclat d'obus. Il se contente d'un bandage de fortune, et reste encore huit heures consécutives sur le champ de bataille. Il ne se décide à le quitter et à se faire panser à l'ambulance, que lorsque la bataille paraît gagnée. Cependant que la radio ennemie annonce triomphalement que le front de Lodz est enfoncé, le général-lieutenant von Briesen — dont le bras a été éclissé — informe le Führer des péripéties de la victoire; il lui relate comment la rupture du front a su être évitée, il exalte la vaillance de ses soldats. Tel est l'exploit héroïque d'une division allemande, exploite que le Führer a mentionné dans son discours du 6 octobre 1939, et que seule a rendu possible l'attitude du commandant de la division: celle-ci lui a valu d'être élevé, le 1^{er} août 1940, au grade de général d'infanterie.

Le 21 mai 1940: La bataille de l'Escaut est en plein cours. Le général d'infanterie von Briesen, commandant d'une division, s'est rendu au poste de commandement d'un de ses régiments. Le chef du régiment, le colonel v. R., lui fait son rapport sur les opérations engagées



Le général pousse plus plus avant: Au bataillon, le chef du bataillon — il a eu le bras fracassé au cours de la Grande Guerre — fait son rapport au général sur la façon dont se déroule le combat

« La vie est belle! » Le général s'entretenant avec le chef d'une formation d'artillerie, un vieux camarade de régiment. Le feu de l'artillerie ennemie ne gêne en rien nos fumeurs de cigares — et jusqu'à l'humour qui ne perd pas ses droits!

Peu importe comment on s'y prend: Le photographe commente cette photo comme suit: « Le général von Briesen s'était frayé un chemin à pied: tout-à-coup, il se heurte à une moto dont le side-car était rempli à débord de matériel. Il s'y installe tant bien que mal, en direction de l'Escaut. Sa moto restant en panne, il sauta sur une bicyclette de dame, qui se trouvait comme par hasard dans un bâtiment, et dont les pneus étaient dégonflés. Arrivé sur l'Escaut, en plein feu d'artillerie, il dit en riant que le cyclisme n'était plus tout à fait de son âge!... »

À l'attaque, au milieu de ses soldats! La carte sous le bras, le général von Briesen s'avance vers le bord de la Lys. À l'arrière-plan, derrière une haie, les mitrailleuses anglaises font encore entendre leur crépitement. Sans y prêter autre attention, le général va de l'avant, avec ses soldats — comme ses soldats —



C'est quand les uns et les autres dorment...

Les «Rois de la Mer» naviguent sur les vedettes rapides. Etre un roi, même dans la marine de guerre, c'est aussi un titre de noblesse, mais il faut bien dire que la hiérarchie y est un tant soit peu renversée. Car des rois, en somme, ce devraient être des personnages pleins de dignité, de sagesse, et parvenus à un âge assez avancé. Or, dans la marine de guerre, ce sont précisément les plus jeunes qu'on a surnommés les «Rois de la Mer». Il en fut de tout temps ainsi des hommes des sous-marins, et l'expression s'applique aujourd'hui à ceux qui pilotent les vedettes rapides. Or, comme l'équipage de ces bateaux n'est composé que de jeunes gens, tout le monde est roi à bord. On sait que les jeunes gens raffolent de la vie nocturne, aussi rien d'étonnant à ce que les rois soient tout indiqués pour le service de nuit et pour le repos de jour.

Quand l'activité reprend dans le port, les rois vont se reposer. C'est alors qu'ils reviennent d'une expédition contre l'Angleterre; il s'agit le plus souvent d'une petite flottille. Au nombre de trois ou quatre, les petits bateaux fendent les flots en vrombissant; et ils visitent constamment de nouveaux ports, car il importe que la flottille change constamment de havre, sinon les bateaux et le port lui-même courraient de graves périls.

Avant d'aller se coucher, les rois doivent dissimuler leurs bateaux. L'éclaireur ennemi qui s'aviserait de survoler le port, ne se douterait pas de la présence de bateaux rapides dans les parages; on tend sur les navires des filets de camouflage qui font disparaître tout ce qui pourrait rappeler la guerre. Ils maquillent en quelque sorte la vedette rapide en un petit bateau de pêche des plus inoffensifs, ou en un espèce de tache au mur du quai et qui ne pourrait servir absolument à rien.

Bien entendu, une vedette rapide, si exiguë soit-elle, a encore assez de place pour abriter tout l'équipage du bord. Chacun dispose d'une couchette, et cet endroit est un tant soit peu plus spacieux que les couchettes d'un sous-marin. Dans la mesure du possible, on évite que les rois ne couchent à bord, en les installant de préférence dans un des nombreux hôtels qui se rencontrent le long de la Manche.

Tant qu'il y a moyen, on fait en sorte que les rois vivent royalement. Ils dorment encore alors que les autres prennent déjà leur déjeuner; et même debout, ils ont encore quelques heures devant eux pendant lesquelles ils peuvent s'en donner à cœur joie et mener une vie de grands seigneurs. Leur service ne commence que tard dans l'après-midi.

A ce règlement échappent le chef de la flottille et ses officiers: ceux-ci doivent se lever quelques heures plus tôt. Car les actions nocturnes n'ont rien que de prévu et de systématique. Seulement on tient à ménager les forces de l'équipage aussi longtemps que possible. Les rois ont besoin d'un long sommeil car leur service dure de treize à quinze heures sans interruption.

L'équipage se répartit en deux moitiés. L'une des deux s'affaire dans la salle des machines, l'autre sur le pont. Et si l'on songe qu'un bateau rapide n'abrite pas plus de vingt à vingt-cinq hommes, il n'y a pas lieu de s'étonner que chacun d'entre eux ait fort à faire. Deux heures avant le départ déjà, les machines doivent être mises en marche; dans l'intervalle, les moteurs sont examinés sur toutes les coutures.

Le reste de l'équipage met ces deux heures à profit pour armer le bateau et le mettre en état de combattre.

On ne se rend compte de la terrible puissance des vedettes rapides qu'en considérant la torpille et la machine qui la lance avec la rapidité de l'éclair contre

suite page 16

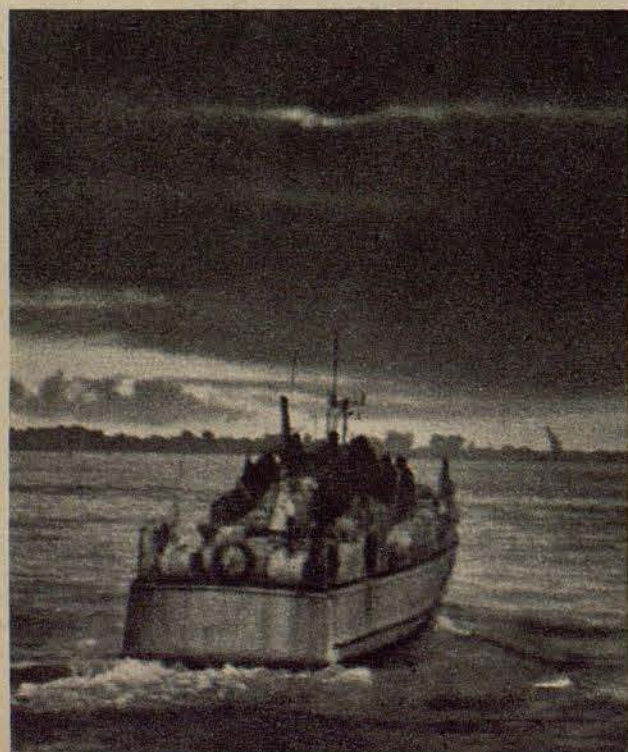
Superposés par trois les matelots des vedettes rapides, les «Rois», reposent sur leurs couchettes, entre deux expéditions contre l'ennemi. Ces couchettes sont repliées sur elles-mêmes pendant les heures de service. Les cabines de l'équipage sont situées à l'arrière, le commandant est logé à l'avant





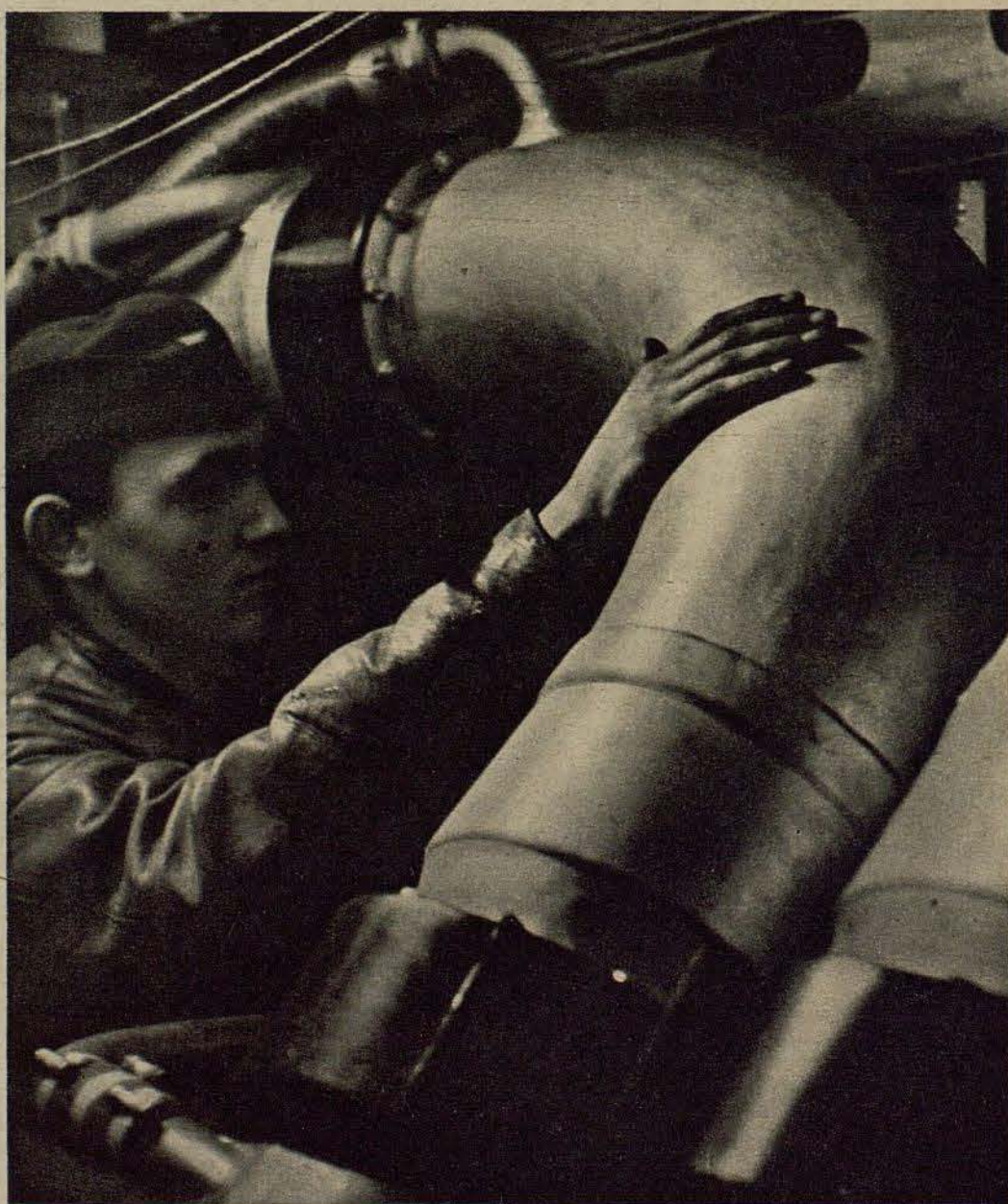
... mais quand la nuit vient

... la vedette rapide entre en pleine activité: A droite, le commandant; à côté de lui, le pilote; derrière lui, le timonier-signalisateur; à l'extrême gauche le lanceur de torpilles à côté du viseur dissimulé

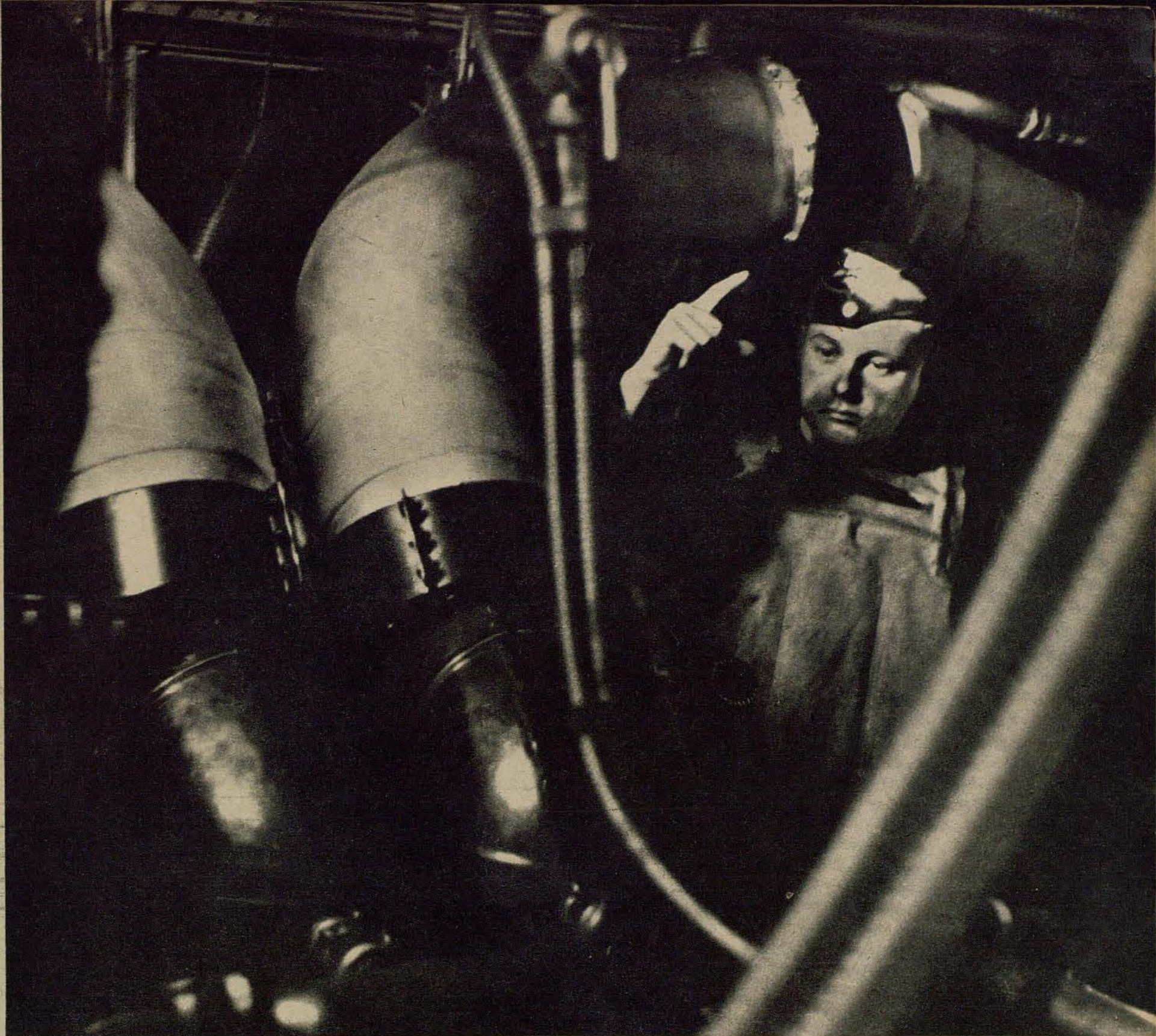


La «pieuvre», appelée aussi «l'apprenti de la mer», se rend utile. C'est un aspirant de marine qui apprend l'art difficile de naviguer sur une vedette rapide. D'en bas, le porte-voix transmet un signal du radio-télégraphiste

Peu avant la tombée de la nuit, les bateaux prennent leur départ. Seul un homme sait à bord la tâche à accomplir: le commandant



Les machines mettent les bouchées doubles! Sans arrêt, on contrôle la température aux tuyaux d'échappement qui se trouvent dans la salle des machines. La moitié de l'équipage travaille sous le pont. Il n'est guère facile de se mouvoir dans les salles de machines étroites et surchauffées; ce sont là choses qui doivent s'apprendre



Quand les moteurs bourdonnent il n'y a plus de langage possible

Questions et réponse s'échangent par signes dans l'enchevêtrement des tuyaux, on aperçoit le machiniste. Il écarte l'index et le pouce. Ce qui signifie: « Vérifier la température du radiateur! »



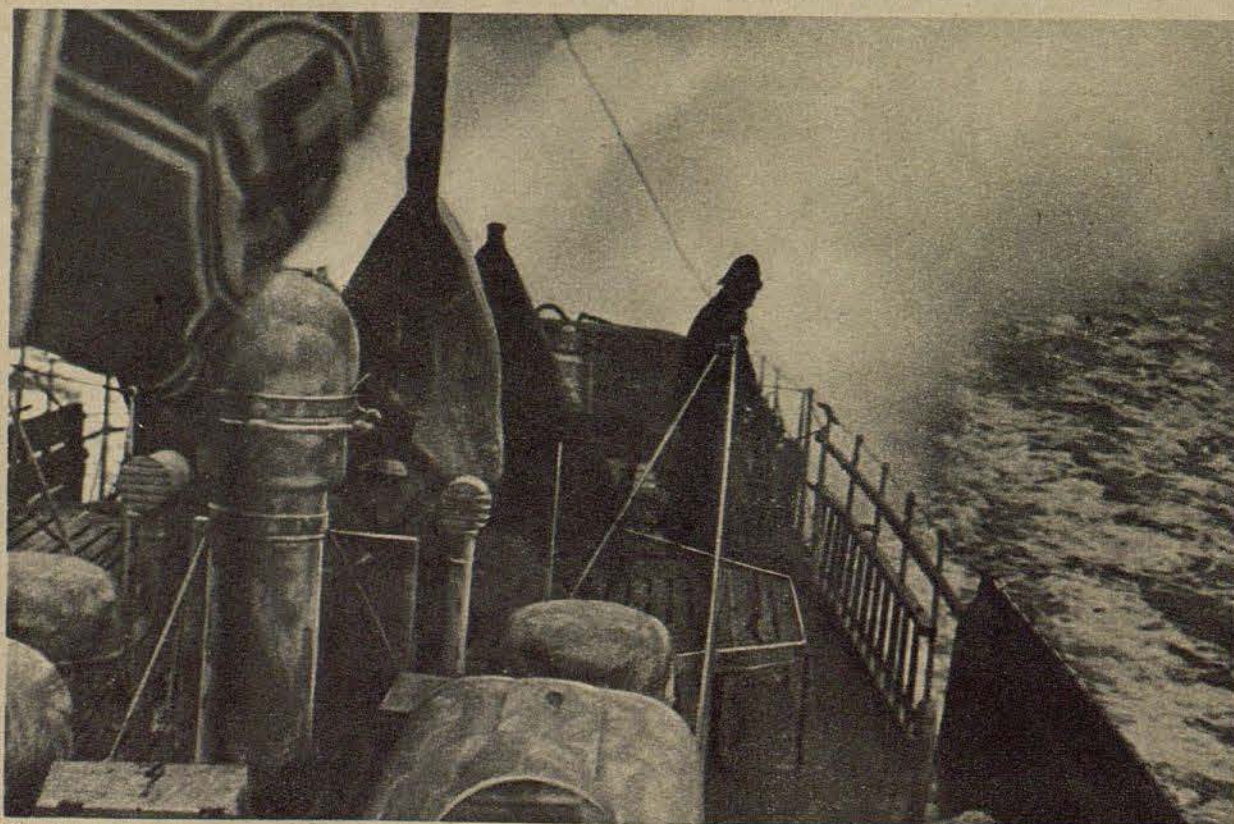
6 doigts répondent . . . Chaque doigt représente 10 degrés. Par conséquent, la température du radiateur est de 60 degrés. Les doigts conservent leur position jusqu'à ce que . . .



. . . le machiniste ait levé la main droite pour indiquer qu'il a compris



L'instant a sonné pour le lanceur de torpilles! Il attend l'ordre de tirer. Il a la main tranquillement posée sur le bouton de déclanchement. Tous ceux du pont sont dans l'attente de ce qui va se passer. Le commandant lance l'ordre. La torpille frappe l'eau, file en avant. Le bateau rapide fait demi-tour avant même que la torpille n'ait atteint son but



Des destroyers ennemis approchent: aussitôt, le bateau s'embrume. Des nuages gris-blancs s'échappent de deux réservoirs placés à l'arrière. La colonne de fumée grandit, le bateau rapide s'évapore, il est prêt à une nouvelle attaque

suite de la page 13

l'ennemi. La torpille est pour ainsi dire la seule arme offensive du bateau; sans doute celui-ci dispose-t-il encore de bombes et de grenades à main, mais ces dernières n'interviennent qu'en cas d'extrême nécessité. La torpille est l'arme offensive de la vedette rapide, tandis que pour la défensive on a l'appareil fumigène et la vitesse avec laquelle le bateau s'enfonce dans le brouillard artificiellement obtenu.

La torpille est tirée dans le sens où se déplace le bateau rapide, et par conséquent c'est l'embarcation tout entière qui fonce sur l'ennemi. L'attaque s'exécute presque toujours de telle sorte qu'après avoir tiré, le bateau fait aussitôt demi-tour.

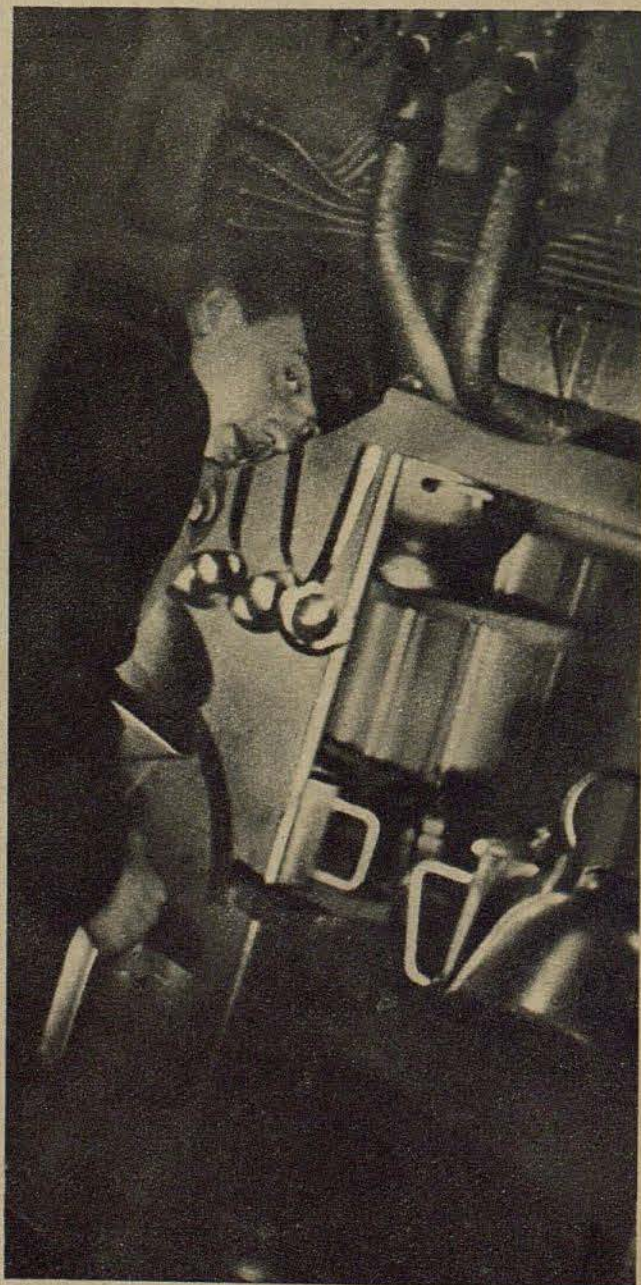
La manœuvre laisse au commandant assez de temps pour qu'il puisse observer la portée du coup et reconnaître si les forces de surveillance de l'ennemi — la plupart du temps des destroyers rapides — se sont aperçues de l'attaque.

Si le destroyer s'est approché à toute vitesse, le bateau rapide élève aussitôt entre l'adversaire et lui-même la muraille de fumée protectrice. Les appareils fumigènes (vus de l'extérieur, ce sont des boîtes de fer-blanc d'un demi-centimètre cube) fonctionnent à une vitesse fantastique. Quelques secondes se sont à peine écoulées qu'un épais rideau de nuages recouvre déjà la mer et s'élève vers le firmament. Que l'assaillant pénètre dans ce brouillard, et il faudrait que le hasard s'en mêlât pour qu'on découvrit la vedette rapide. Frédéric II a dit: «Des Généraux sans chance ne me seraient d'aucune utilité.» Oui mais — ici, je touche du bois à trois reprises — les rois ont presque toujours la chance de leur côté, car, n'est-ce-pas, la jeunesse et la chance cela va ensemble. Et quand le soleil atteint le terme de sa course, les rois, tout fringants, se précipitent vers le port, désensorcellent leurs bateaux et, par les remous où s'argente encore une dernière lueur, ils s'enfoncent dans la nuit, vers l'aventure.

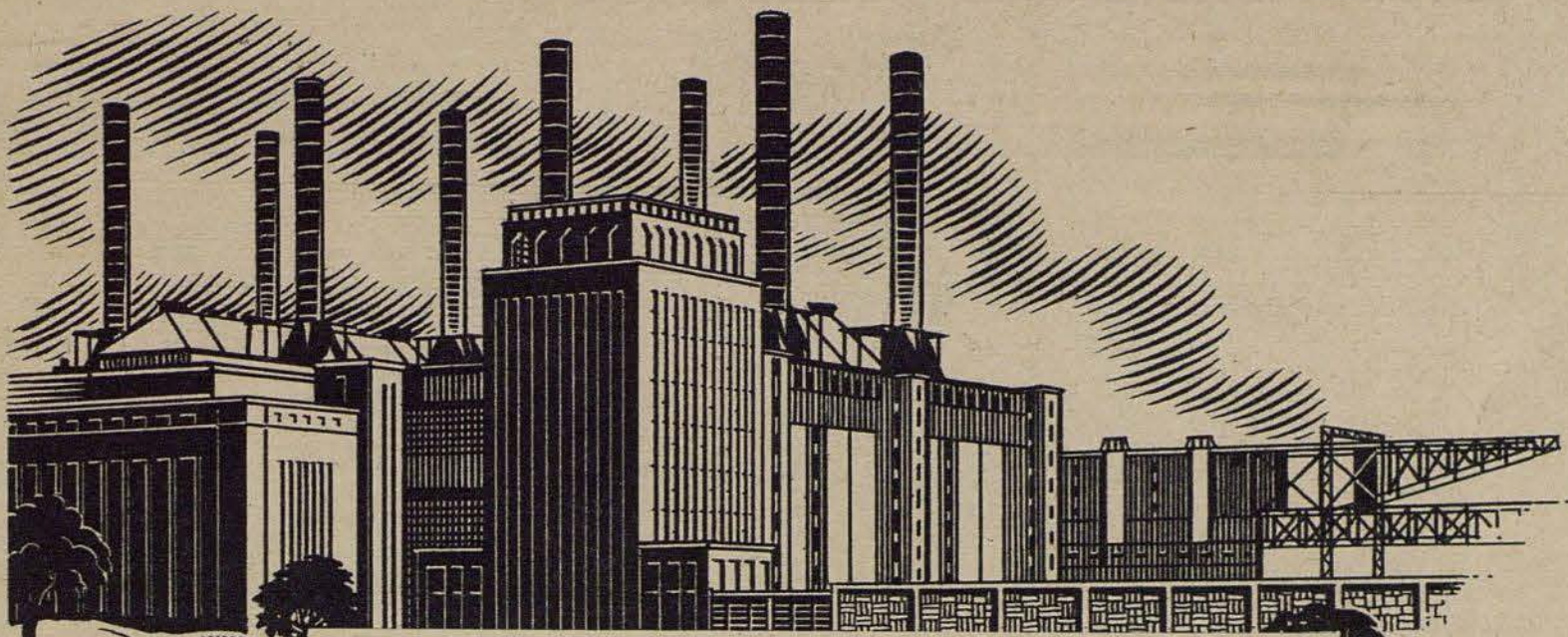
PK. Kiaulehn

Photos: PK. Gronefeld

FIN



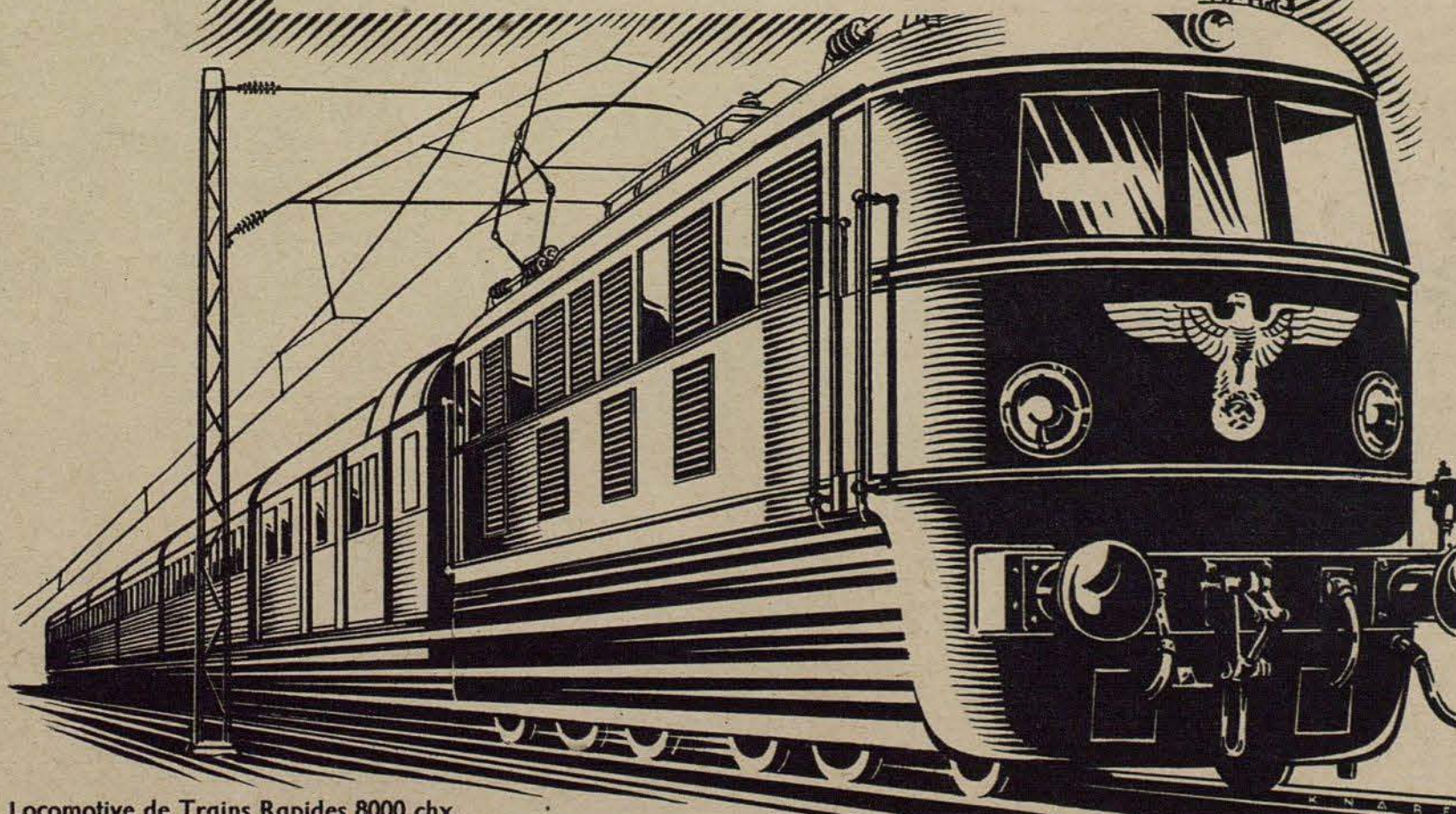
Il a la force des «Rois», leur café, la seule chose qu'absorbe les hommes en mer? et que le cuisinier leur prépare à la cambuse



Super-Centrale

AEG

Symbole des
Progrès de
l'Electrotechnique



Locomotive de Trains Rapides 8000 chx.

ALLGEMEINE ELEKTRICITÄTS - GESELLSCHAFT

Société Française AEG pour l'Importation et la Vente en France du Matériel de l'Allgemeine Elektrizitäts-Gesellschaft, Berlin. — PARIS (17^e), 161, rue de Courcelles

Importance et déroulement de la guerre actuelle

par

le Colonel Chevalier von Xylander

Nous continuons dans ce numéro la publication de notre série d'articles intitulés « Importance et déroulement de la guerre actuelle », articles émanant de la plume de l'un des écrivains militaires les plus éminents d'Allemagne. Dans le précédent fascicule du « Signal », l'auteur a exposé la situation politique antérieure à la guerre. Il a ensuite dépeint la campagne de Pologne, avant de passer à la description du 1^{er} semestre d'hostilités à l'Ouest, description qui fait l'objet de l'étude que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs

On expliquait la rapidité des résultats obtenus en Pologne par des raisons locales particulières, par une énorme supériorité numérique des troupes allemandes, supériorité en réalité inexistante, ainsi que par l'attitude des minorités allemandes de Pologne à l'arrière. Et maintenant, l'armée allemande prouvait son impuissance en présence des fortifications françaises et la confessait par son inaction. L'espoir placé dans l'efficacité d'une longue guerre économique contre l'ennemi qui n'y était pas préparé et qui renonçait, contraint et forcé, à une décision par les armes, augmenta. L'Angleterre y voyait une justification de ses intentions.

En réalité, depuis octobre 1939, les mois s'écoulèrent dans de tout autres conditions que la lutte de position de la guerre mondiale. Les adversaires ne se faisaient pas immédiatement face comme alors, séparés qu'ils étaient l'un de l'autre, par des distances minimales dans leurs réseaux de tranchées continues. Sur un terrain extrêmement varié au Sud-Ouest de la Sarre, entre celle-ci et la lisière occidentale du Pfälzer Wald et des Vosges, dans la montagne aux forêts épaisses ainsi que dans la plaine du Rhin, un « no man's land » profond de nombreux kilomètres, séparait les deux systèmes fortifiés adverses et jusqu'aux avant-postes avancés qui étaient retranchés. On avait donc ici la possibilité d'une guerre de mouvement, encore que dans un cadre restreint. Cette guerre ne pouvait pas produire de résultats décisifs, mais, sous un commandement connaissant son affaire, elle pouvait, d'une part, exercer une heureuse influence sur la situation générale et, de l'autre, servir d'école à la troupe. Double gain dont le commandement allemand reconnut l'avantage.

Peu à peu, les troupes allemandes occupèrent d'importants secteurs devant leur front, aussi en territoire lorrain, et les incorporèrent à leur système de fortifications. Naturellement les hauteurs de Spichern, qui se dressent menaçantes au Sud de la Sarre, passèrent avant Noël déjà dans les mains des Allemands; de vastes parties de la vallée de la Sarre furent ainsi masquées aux regards de l'ennemi. En même temps, les Allemands relevaient régulièrement leurs divisions de première ligne par des troupes fraîches, exigeant de toutes une participation aux luttes dans l'entre-deux des fronts. De sorte qu'une grande partie des unités allemandes s'aguerrit aux combats de ce nouveau théâtre d'opérations, ajoutant aux expériences faites en Pologne celles, différentes, des engagements de Lorraine. L'activité des patrouilles d'éclaireurs constatant ce qui se passait chez l'ennemi et celle de groupes d'assaut lancés pour s'assurer des avantages définis, augmenta l'assurance et l'allant des participants. Le combat rapproché avec des points fortifiés fut pour la troupe un précieux enseignement. Et l'on pratiqua la coopération des armes, artillerie comprise dans des entreprises d'une certaine importance auxquelles naturellement fantassins et pionniers participaient.

Il s'en fallut de beaucoup que du côté français on tirât parti de cette école d'instruction de façon tout aussi

méthodique. On ne confia les expéditions qu'à des détachements spécialement composés à cette fin, de sorte que la masse de la troupe n'y prenait pas part. Et, de plus, il fut bientôt patent qu'aussi bien sous le rapport des dispositions prises que dans leur exécution, les Allemands avaient la supériorité. Ils pénétrèrent en reconnaissance jusqu'aux points principaux de résistance de la ligne Maginot. Dans les surprises et rencontres à l'improviste, ils firent preuve de plus d'agilité que leurs adversaires, surtout lorsqu'ultérieurement les Anglais en furent. De sorte que dans ces combats les Allemands se sentirent bientôt, à bon droit, maîtres de la situation.

Dans l'autre secteur de la frontière franco-allemande, là où celle-ci, de la région de Karlsruhe à Bâle, est formée par le Rhin, ici large et rapide, et où le long des rives, à leur proximité immédiate, les blockhaus avancés des deux partis se faisaient vis-à-vis, il n'y eut pas en général d'entre-choes. Cependant, là encore, les Allemands se risquèrent en reconnaissance parfois jusqu'aux îles, et, même, jusqu'à l'autre rive. Autrement, les mois s'écoulèrent ici, le plus souvent, dans le calme le plus parfait. L'artillerie entraînait rarement en action et l'on avait même fort peu recours aux armes moins lourdes, de sorte que, des deux côtés, les trains circulaient dans la plaine du Rhin et que parfois, ça et là, on eût pu presque se croire en temps de paix. Les Allemands utilisèrent également l'accalmie de ce secteur de façon méthodique. La propagande ne cessait d'exposer aux Français d'en face à quel point ils se battaient pour la Grande-Bretagne sans que leur patrie à eux eût le moindre motif de prendre part à la lutte. Et les indices que cet enseignement donnait sous les formes les plus variées ait été compris, ne manquaient pas. Peut-être, sur le moment, ne put-on relever chez l'adversaire des symptômes de désagrégation, mais les événements ont montré depuis que cette propagande avait été fructueuse.

Dans l'espace aérien au-dessus du front occidental, on n'assista pas à la formidable entrée en ligne des formations aériennes des deux côtés à laquelle, sans aucun doute, on s'attendait. De même que mobilisation et concentration s'effectuèrent sans perturbation, la guerre de partisans qui suivit se déroula sans coopération sensible de l'arme de l'Air. On pouvait en conclure que, de part et d'autre, l'on était du même avis sur les possibilités de son emploi. Il n'en était rien et la situation différait du tout au tout entre les adversaires. Au début des hostilités les Allemands avaient tout motif de mettre en veilleuse à l'Ouest leur activité aérienne, parce que leur point d'effort principal sous ce rapport était l'Est. Les conditions étaient tout autres du côté des Alliés. Ils auraient dû à ce moment, également, engager avec ampleur leurs armes de l'Air, alors qu'ils n'avaient encore devant eux qu'une partie des forces de l'adversaire. De sorte que si la réserve allemande était absolument logique, celle des Alliés constituait une faute grave. Puis, dans les mois qui suivirent, ce fut la période où l'abstention aérienne s'inspirait du désir d'atteindre un summum

d'armement pour les heures décisives qui s'annonçaient. Quiconque tirait le parti le meilleur de cette période en avait le plus grand avantage. En attendant, on se bornait des deux côtés à des vols de reconnaissance où les aviateurs allemands ne cessèrent de l'emporter. Ils pénétrèrent fréquemment fort avant en pays ennemi, avions de chasse et artillerie de défense contre avions, luttant plus efficacement contre raids d'avions et ballons adverses. Le résultat de l'armement intense de l'aviation au cours du premier semestre d'hostilités ne devait se manifester qu'ultérieurement dans un autre cadre. Il n'en passait pas moins en Allemagne des informations aux termes desquelles les Alliés n'étaient nullement satisfaits de leur fabrication d'avions. Leurs tentatives d'invoquer l'aide des Dominions britanniques et des Etats-Unis confirmaient ces bruits. Les signes du mécontentement éprouvé à l'égard du commandement de l'aviation ne manquaient pas. On établit en France un commandement à part de l'arme de l'Air pour le corps expéditionnaire britannique. L'espoir qu'y puisèrent les Français d'une coopération plus intense des aviateurs anglais, ne se réalisa cependant pas, le commandant en chef anglais n'étant tenu de collaborer qu'avec lord Gort et le général Vuillemin, commandant en chef des forces aériennes françaises.

Cependant, il avait fallu la chute du ministre de la Guerre anglaise, Hore-Belisha, pour réaliser cette modeste innovation. Et son départ était dû au sentiment que l'on avait en Angleterre de la tournure peu satisfaisante que prenait tout le réarmement anglais sous la direction incompétente de cet homme. La coopération des Dominions laissait, elle aussi, à désirer. L'Eire demeurait absolument neutre; en Afrique du Sud, le général Smuts, président anglophile du Conseil, ne réussissait à avoir raison de la très forte opposition existante contre la guerre qu'en ayant recours à la machinerie parlementaire. Il n'était pas jusqu'au Canada et aux deux Dominions australiens, très impressionnés par la possibilité d'une menace japonaise, qui ne donnassent qu'un appui très limité sous forme de contingents.

Du côté allemand, au contraire, l'accroissement des forces militaires se poursuivait sans bruit. Des classes non instruites étaient appelées, de nouvelles formations mises sur pied, le rendement de l'organisation militaire développé de plus en plus et la situation économique du Reich affermie chaque jour davantage. L'Allemagne utilisa à merveille le temps qui s'écoula de l'automne 1939 au printemps 1940.

III.

La guerre sur mer et au delà

Les alliés, par contre, croyaient que le temps travaillait pour eux. Ils étaient encore aveuglés sur la situation et les forces de leur adversaire. L'Angleterre notamment ne pouvait se libérer de l'idée qu'elle se trouvait en présence d'un renouvellement des événements

Suite p. 30

Comment cela s'est-il passé en réalité?

«Signal» rencontrait un accident et en recueille les témoignages

Les freins d'une automobile hurlent, strident. Une bicyclette gît sur le pavé; à côté, à moitié évanoui, le jeune homme à qui elle appartient. Qu'est-ce qui s'est passé? Au croisement des deux rues, il y a à cette heure un trafic assez agité de piétons et de véhicules, pourtant pas assez intense pour limiter outre mesure la vue du passant. Le groupe habituel de curieux a vite fait de se former. Un agent de police vient d'arriver, un employé tranquille et intelligent. Qui a vu quelque chose? Plusieurs personnes se portent en avant et commencent à relater leurs observations. Déjà, le cas devient un cas de litige. Les différents caractères se contrarient. L'agent de police s'y connaît, ce qui lui importe avant tout, c'est de s'assurer les adresses des témoins oculaires. Plus il y en a, mieux cela vaut. Pour que le tribunal — si la chose devait en venir là — puisse se faire une idée plus complète de l'accident.



Qu'a pu voir ce témoin? Au moment du « choc », il était absorbé dans la contemplation d'une affiche de la colonne II. Tout de même, il peut avoir entendu le grincement des freins de l'automobile et s'être retourné rapidement

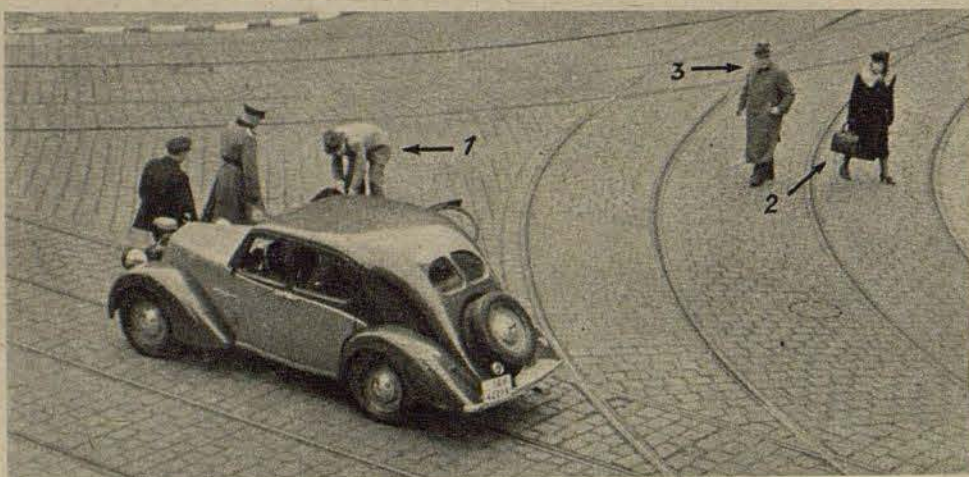
Comme si de rien n'était, le témoin n° 2 dépasse le « lieu de l'accident ». Quelques secondes doivent s'être écoulées déjà depuis le « choc », car le témoin n° 1, qui se précipite au secours, a déjà traversé la moitié de la rue





Et il a raison. Car un incident soudain, qui touche en même temps un nombre plus ou moins grand de personnes, n'apparaît — dans la conscience des participants — guère aussi complet qu'un film bien coupé. Chaque accident arrive à l'improviste — sinon on aurait pu l'éviter. L'action décisive même se passe en une seconde. Le point d'observation d'un témoin oculaire n'a pas été choisi; il dépend du hasard — et l'impartialité des hommes vis-à-vis d'un événement sensationnel — et chaque incident en est un — est excessivement variée. Ajoutez-y encore le penchant à compléter et à préciser par la fantaisie un fait qu'ils ont vraiment observé et qui n'est souvent qu'une partie de l'incident

L'attention du témoin n° 2 est attirée: tout en marchant, la femme a tourné son visage vers l'auto qui s'est déjà arrêtée. Témoin n° 1 s'occupe déjà du cycliste tombé. Le chauffeur quitte la voiture



Trois secondes plus tard, un agent de police apparaît sur la scène. Le chauffeur le suit. Témoin n° 3 s'y joint; la femme continue jusqu'au trottoir



Un nouveau témoin survient, venant de la même direction que le témoin n° 3. Excité, il gesticule des bras. Bientôt on peut constater que la colonne d'affiches (II) doit lui avoir caché le moment décisif

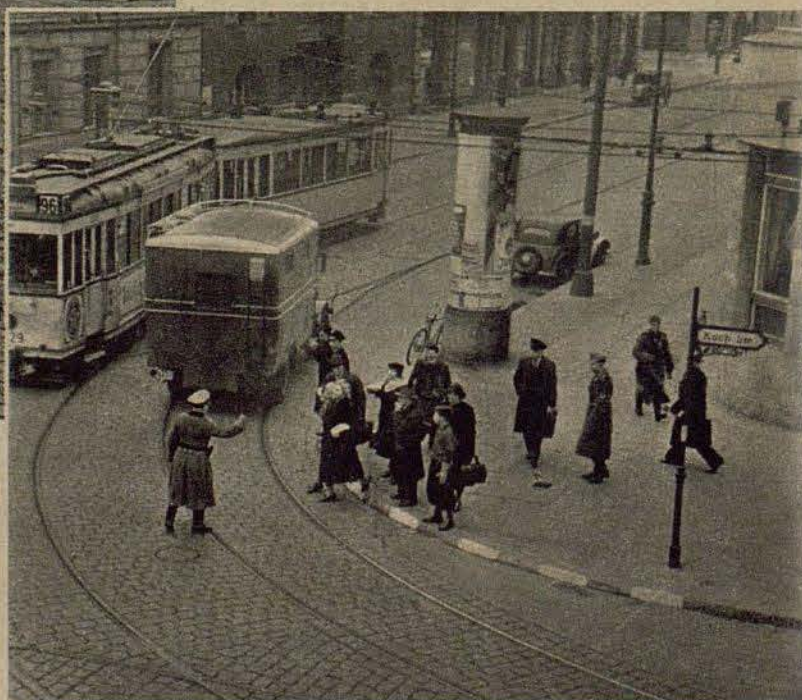


La querelle commence. Témoins 1, 3 et 4 parlent tous ensemble à l'agent de police. Le chauffeur et le cycliste, qui ont posé l'accident, ne disent mot... Au coin de la rue, une autre femme, «témoin oculaire», est venue se joindre à la première. A haute voix, elles échangent leurs «impressions»

Il s'agit de retenir tous les témoins. L'agent de police se dirige donc vers le coin de la rue, afin de chercher les témoins n° 2 et n° 5 et de s'assurer de leurs noms. Docilement, les deux femmes le suivent jusqu'au milieu du croisement des deux rues, où, en attendant...

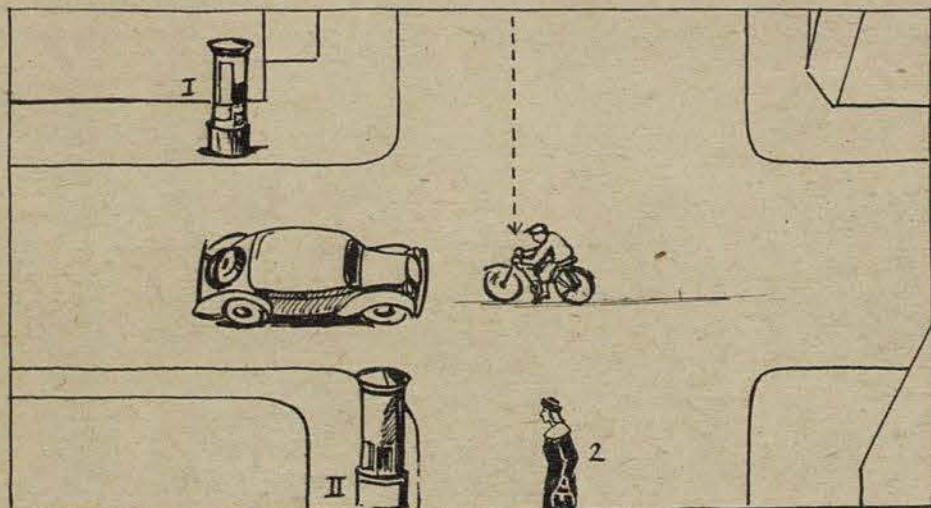
entier — et à en témoigner plus tard, sans que l'on, puisse, pour cela, douter de l'honnêteté des témoins.

L'accident que «Signal» a «encadré» en quatre pages est posé — ce n'était pas du tout un accident, comme nous allons voir par la suite. Le chauffeur de l'auto et le bicycliste étaient du complot — l'agent de police aussi. Avant, pendant, et longtemps après l'accident, le «théâtre» était exposé aux caméras d'une demi-douzaine de reporters-photographes. Seulement le «public» ne se doutait de rien, sans compter l'auteur de ces lignes. Il offrit tout ce qu'on peut attendre: une observation consciencieuse et une assistance cordiale; de l'obstination butée et un caractère belliqueux; de l'humeur conciliante et un zèle ambitieux de se faire valoir; une simple constatation des faits et une logique déroutée. Le rythme quotidien de la capitale avait formé un petit nœud, et il ne fallait pas un Alexandre pour le couper — car bientôt il se défaisait tout seul...

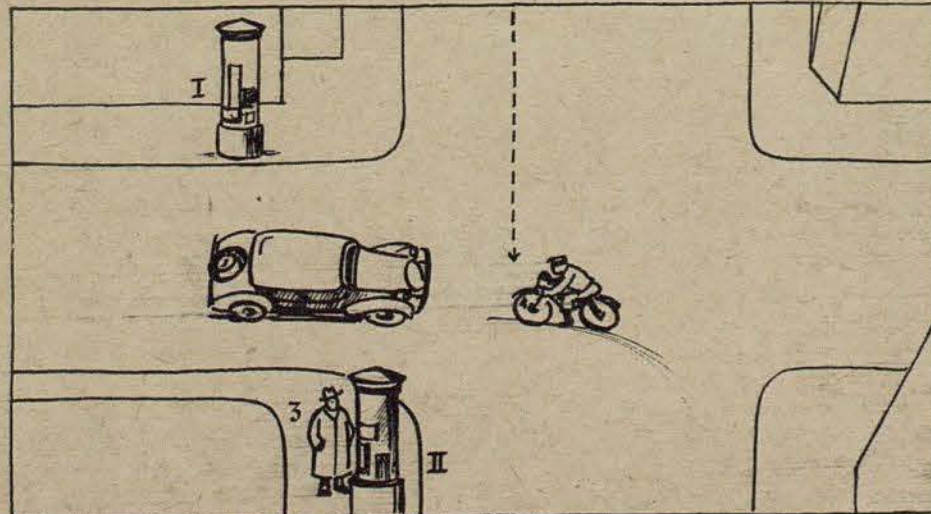




... la foule des témoins s'est augmentée de quelques unités. L'agent de police éprouve une difficulté toujours plus grande à calmer les litigeants et à séparer les personnes qui prétendent avoir vu quelque chose de celles qui ne tiennent qu'à « dire leur opinion », une fois pour toutes



D'après les déclarations du témoin n° 2, l'incident s'est déroulé ainsi: le cycliste arrivait de la direction opposée à l'automobile; il fonça sur le réfrigérateur de l'auto et tomba à gauche, sur le pavé. Si cette déclaration était juste, le cycliste se serait trouvé du côté interdit de la rue



Et telles sont les « observations » du témoin n° 3: Le cycliste venait du côté droit de la rue (vue de l'automobile) et s'approchait du croisement des deux rues. Si cela était vrai, le témoin n° 3 aurait peut-être pu remarquer le cycliste pendant qu'il regardait la colonne d'affiches II. Mais seulement les lignes tracées des deux croquis indiquent la vraie course de la bicyclette

Le témoin n° 3 est furieux, parce que les autres contredisent sa déclaration. Il en veut surtout à un bicycliste qui affirme l'attitude régulière de son collègue: ce qui amuse la femme, témoin n° 5



«Le cycliste est arrivé de ce côté-là — je l'ai bien vu!» s'écrie le témoin n° 2, une femme, sur un ton de conviction absolue. Sans cesse, elle indique la direction qu'elle plaide avoir vue





suite de la p. 20

Comment cela s'est-il passé en réalité?

Cette expérience fut suggérée à «Signal» par un accident récent qui donna à réfléchir sur la valeur relative des témoignages. Un homme qui, au Bayrische Platz, à Berlin, était en train de traverser la rue, s'effondra tout à coup. Sa cuisse droite était cassée. Deux hommes lui portèrent les premiers secours, lui donnèrent leurs cartes et un numéro d'automobile et déclarèrent: «Nous avons vu que cette auto vous a renversé et qu'elle a continué son chemin. Nous sommes à votre disposition comme témoins.» La victime ne savait rien d'une auto, mais savait autre chose: une semaine auparavant, elle avait fait de la casse à l'atterrissage de son avion sans subir de contusion manifeste. Peut-être s'était-il alors blessé à la cuisse — et un pas trop violent avait maintenant achevé la fracture inaperçue. Une radiographie prouva la vérité de cette supposition. Les témoins, étaient-ils des menteurs conscients? Pas du tout: ils avaient vu l'auto, et ils avaient

Témoins n° 1 et n° 4 se disputent violemment. La déclaration du témoin n° 4 est la plus étrange: «Je suis témoin auriculaire. J'ai entendu un sifflet. C'était sûrement le cycliste...»



Le chauffeur, jeune et beau, a la sympathie des femmes. Sans doute regretteraient-elles que des déclarations insouciantes de la part des autres témoins puissent éveiller un soupçon injuste.



Le témoin n° 3 est réellement persuadé d'avoir vu le cycliste qui approchait de l'auto du côté gauche. Un sourire dédaigneux du témoin n° 1 qui...

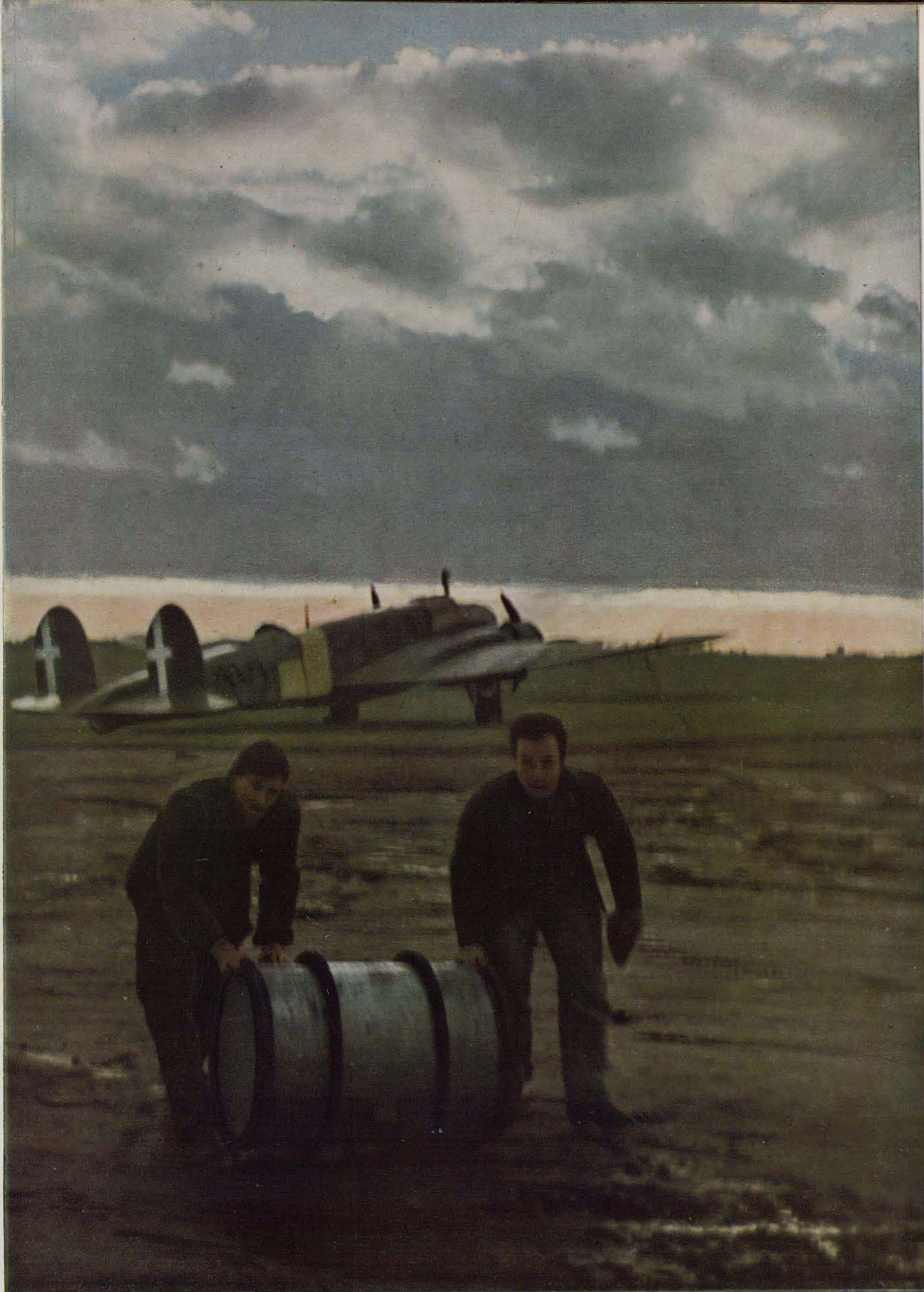


... devient indignation quand le témoin n° 3 déclare que le témoin n° 1 n'a rien vu du tout. Il a tort, car...



vu l'homme tomber. Leur œil combinait deux incidents simultanés de leur vue qui, en réalité, n'avaient aucune relation entre eux.

... l'accident s'est en vérité produit ainsi: le cycliste vint de la rue droite (sur la photo) et se jeta — comme convenu — sur le pavé derrière la voiture. L'auto ne l'a pas touché. Le témoin n° 1 était le vrai témoin oculaire, comme le démontre la photo. Evidemment il ne pouvait que supposer que l'auto avait rasé la roue postérieure de la bicyclette



Des avions de combat italiens sur la côte de la Manche

Il y a déjà plusieurs semaines que des escadrilles de bombardiers italiens luttent fraternellement au côté des escadrilles allemandes. Côté à côté, les avions à la croix gammée et les avions au faisceau du lecteur transportent leurs bombes à destination de l'Angleterre, l'ennemi commun



Un déjeuner à la DCA allemande

Ces aviateurs italiens ont passé de leur aire sicilienne ensoleillée au froid aérodrome de la côte belge. La bonne camaraderie qui les unit aux frères d'armes allemands: rien de tel pour qu'ils se sentent dans leur seconde patrie

J'avais aussi un minet de cette espèce chez moi!

Et Gino ne demanderait pas mieux que de l'emmener dans ses vols lointains

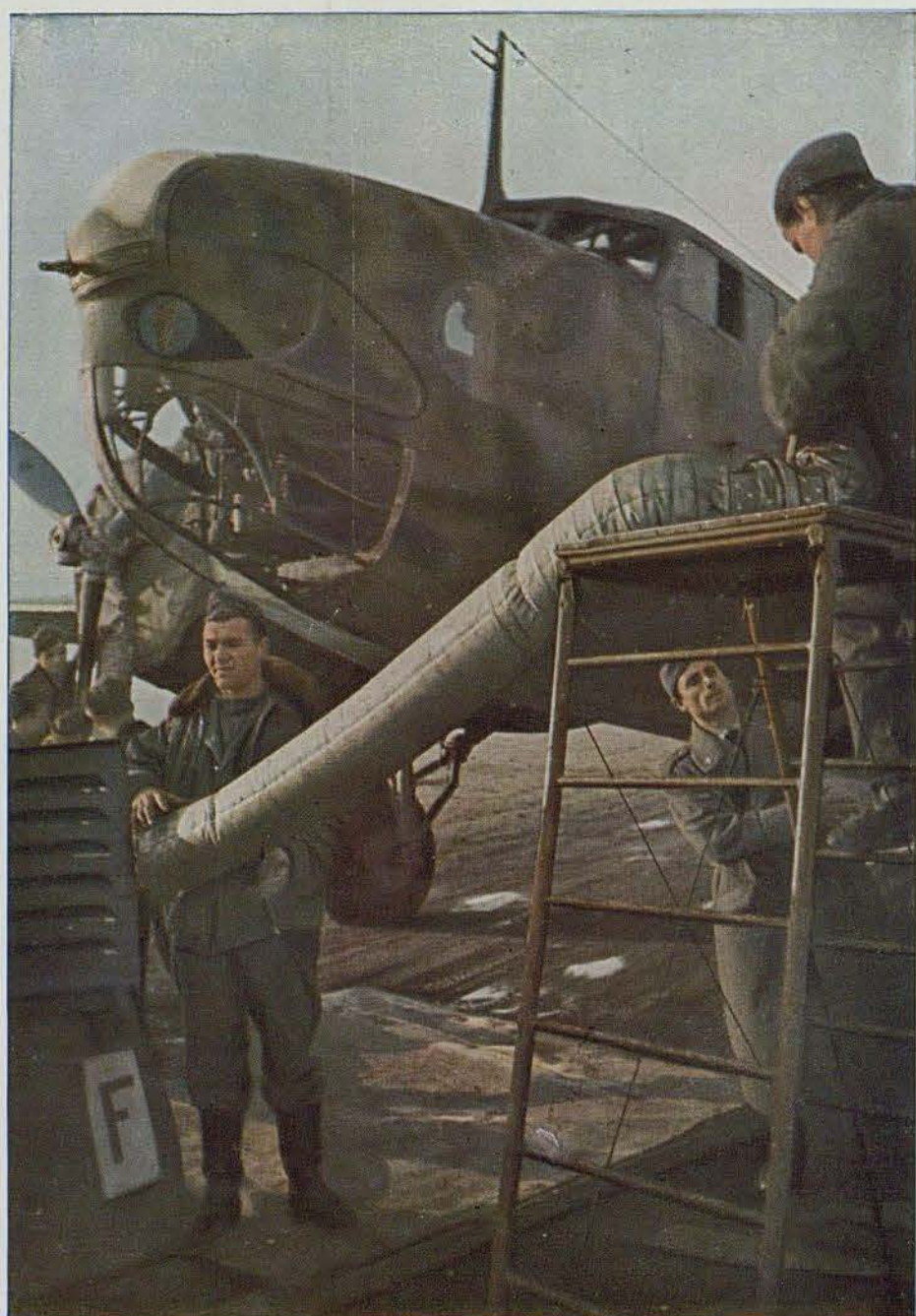


A 2000 kilomètres de distance de la patrie



Avions italiens — bombes allemandes

Les bombes sont disposées devant les appareils, prêtes à être chargées. Le personnel italien, au sol, que les aviateurs ont emmené vers le Nord, case soigneusement les bombes dans le ventre du grand oiseau



La chambre à air chaud: de quoi réchauffer des mains qui en ont besoin

On appareille. Les moteurs sont mis en état de partir, on les dégèle à l'air chaud. Les hélices tournent bientôt, la course d'essai commence



« Frappe-pied le Terrible » : une mascotte

Le monstre célèbre des films de Walt Disney est devenu une mascotte pour ces hommes qui l'ont peint sur les murs de leur cabine. Eux-mêmes, dans leur équipement d'aviateurs, ont tout l'air de personnages fabuleux



5 minutes avant le départ

Vite une dernière cigarette, deux ou trois bonnes bouffées, avant que le capitaine de l'escadrille fasse son apparition et donne le départ



Bonne chance contre l'Angleterre!

Les appareils ont le vent debout. Les hélices se mettent à vrombir. Le pavillon jaune s'abaisse: c'est le signal du départ contre l'ennemi



Les principes du mouvement rapide des « as » du départ sont: nez en avant!

Helli Lantschner décrit une courbe accentuée autour du fanion du Slalom; il pousse son centre de gravité loin en avant. Il porte son élan à l'avant du ski, se tourne vers le centre de la courbe, les parties arrière suivent le mouvement. Toutes les lois de la course moderne à ski sont visibles dans cette phase photographiée

Cliché en couleurs: Lothar Rübel

Allure – parallèle



Sur la pente de Slalom et sur les terrains de la course, le ski a trouvé sa dernière forme

Le slalom exige des changements de direction dans le temps le plus court et sur l'espace le plus réduit; par conséquent, les coureurs sont obligés, pour accélérer la vitesse, de connaître très exactement les lois qui régissent les mouvements du corps et du ski: on a inventé des skis qui se déplacent parallèlement, cependant que la partie supérieure du corps ne cesse d'osciller

Les coureurs de départ se lancent sur les pentes à 100 km. à l'heure; s'ils essayaient à présent de changer de direction par des mouvements de stem archaïques, des chutes et blessures très graves s'ensuivraient. La vitesse incroyablement accrue réclame le « virage » rythmique: la partie supérieure du corps virevolte en un audacieux corps-en-avant dans la direction de la descente, et c'est alors seulement que les skis opèrent le virage



Autrefois les jambes étaient écartées, mouvement contre nature; le corps redressé, risquant de perdre l'équilibre; il freine à chaque but du slalom



Aujourd'hui: les skis se déplacent parallèlement, en un mouvement tout organique; le centre de gravité du corps s'est déplacé considérablement vers le bas; virage rythmique, aisé

Il fut un temps où les jambes seules mouvaient les skis (à droite) — aujourd'hui, les skis, les jambes et la partie supérieure du corps coopèrent au virage en un mouvement total, souple, naturel
(Photo ci-dessous)



skis en avant!

Coup d'œil sur la course de ski moderne, tel que l'analyse l'œil du coureur



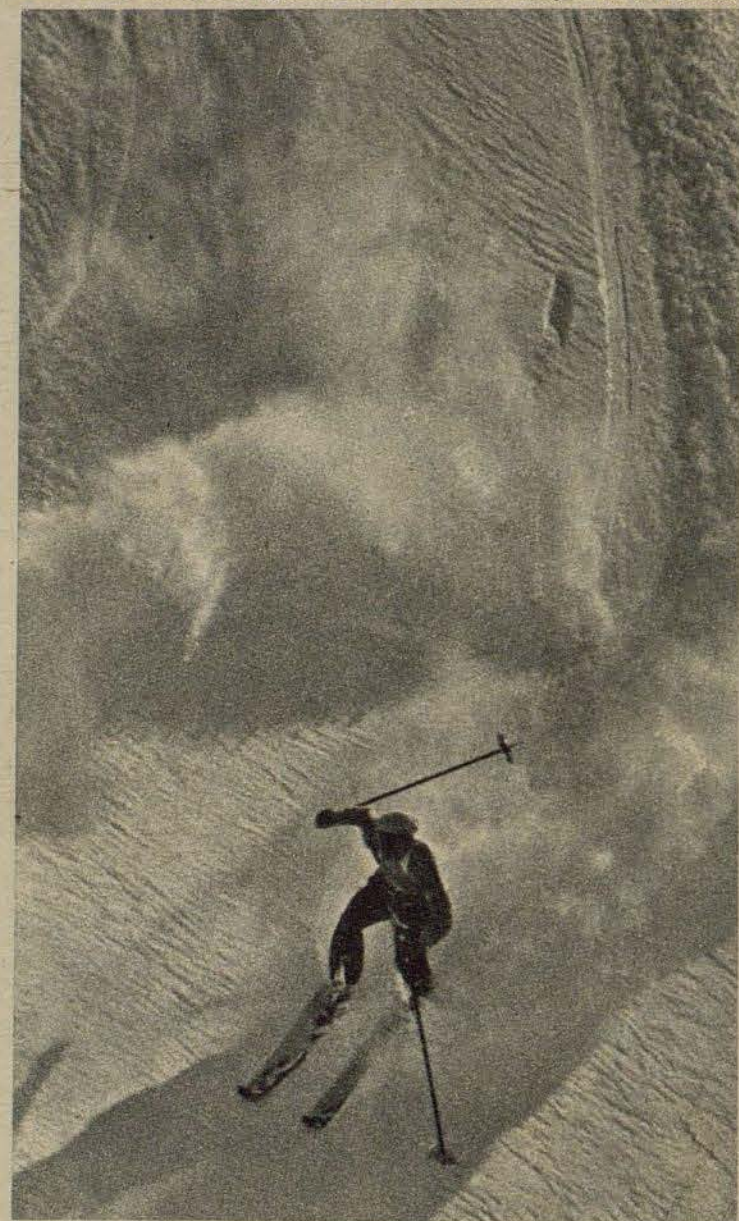
Autrefois on levait la pointe — aujourd'hui on danse sur elle! Il n'y a pas très longtemps qu'on enseignait encore ceci: toute la charge devait reposer sur les extrémités des skis — et c'est ainsi qu'on opérait le virage avec la partie supérieure du corps rejetée en arrière, avec pression sur les talons; lorsque le coureur devait opérer un virage particulièrement étroit, il levait les skis dans la nouvelle direction (Vue ci-dessus). — La science du ski moderne enseigne tout autre chose: corps en avant, allègement des extrémités du ski, élan du virage donné par la pelle du ski — en une « danse sur les extrémités du ski » harmonieuse et équilibrée, le coureur glisse aujourd'hui à toute vitesse entre les buts difficiles du slalom vers le but final (Vue à gauche)



Voici la trace de l'ancien style de la course, trace imprimée profondément dans la neige par les skis: avant chaque virage, il fallait freiner presque complètement

Stembogens lents — virages rythmiques rapides

L'écriture élégante et rapide du skieur réalisant une course rythmique: il accomplit facilement son virage sur la neige, le changement de direction diminue à peine la vitesse



La course de départ moderne est une chute dans l'abîme, mais une course dirigée, les skis suivant le corps... les jambes et les skis forment un angle aussi aigu que possible: c'est ainsi qu'on obtient le genou « pointu » et que la partie supérieure du corps se penche en avant jusqu'à l'extrême (photo de gauche)

La « vis », caractérise la course rythmique: les bras, les épaules et la partie supérieure du corps opèrent une souple virevolte vers le centre du virage — les jambes et les skis parallèles suivent ce mouvement préliminaire: celui-ci permet, même à la plus grande cadence, un changement de direction sans que la vitesse diminue pour si peu ou qu'une chute soit à craindre



LE HOUBLON ALLEMAND

Les rois du houblon de première
qualité poussent sur le sol de
l'Allemagne. Leur nom est connu
dans le monde entier.

Leur arôme et leur goût
garantissent la production
des bières les plus fines.

Renseignements

seulement par

Ausfuhrgesellschaft
der Deutschen Brauwirtschaft m.b.H.

MÜNCHEN 27

Vilshofenerstraße 8

SCHMALFUSS

Importance et déroulement de la guerre actuelle

La guerre sur mer et au delà

de la guerre mondiale. Que chaque guerre eût son caractère propre, qu'en particulier à l'égard d'un ennemi révolutionnant la guerre en cours avec des moyens nouveaux, seules des conceptions créatrices fussent à même d'aboutir à la victoire, voilà ce qu'on ne comprenait pas à Londres. Avec pareille mentalité on s'y moquait des « jeunes » généraux allemands inexpérimentés, on conservait la foi en l'efficacité du blocus contre l'Allemagne, même encore après qu'elle eut assuré ses derrières par un accord économique avec la Russie. Il est vrai que la flotte britannique se trouvait en meilleure situation vis-à-vis du Reich qu'en 1914, celui-ci du fait de la courte période préparatoire de ses armements navals ainsi que de son autolimitation par suite de son accord maritime avec l'Angleterre, ne possédant encore que peu d'unités. Aussi, le gouvernement anglais ne tint-il aucun compte des dispositions pacifiques que le Führer exprima à plusieurs reprises à son endroit.

Il s'avéra bientôt que l'exécution du blocus présentait des difficultés considérables. Le trafic de l'Allemagne avec les États baltiques et scandinaves ne fut presque pas entravé, et même des navires de commerce allemands audacieusement pilotés depuis les océans lointains purent rejoindre leurs ports d'attache d'Allemagne. Ce retour leur fut facilité par le fait que les Anglais se virent contraints de procéder à un retrait considérable de leur ligne de blocus. C'est que dans les ports de la côte orientale de l'Angleterre et de l'Ecosse les gros navires de guerre anglais ne purent bientôt plus séjourner de façon sûre. En effet, les sous-marins allemands surgissaient de toutes parts, pénétrant même jusqu'à Scapa Flow. Mais, surtout, la grande nouveauté dans cette guerre fut que l'arme de l'Air seconda avec succès l'activité de la marine de guerre allemande. Autant que le temps d'hiver le permettait, et même si peu qu'il le permit, les avions de reconnaissance faisaient le guet sans défaillance au-dessus de la mer du Nord et des côtes britanniques, transmettant immédiatement leurs observations aux escadrilles de combat qui attaquaient alors avec succès les bateaux d'Albion. De sorte que ceux-ci se virent forcés d'abandonner les ports de l'Est de l'île anglaise et de réduire ainsi l'aire qu'ils dominaient jadis dans la guerre mondiale. Entre l'Islande et les îles Féroé, soit une zone que les Anglais considéraient autrefois comme relevant sans partage de leur domination, des forces navales allemandes détruisirent, le 23 novembre 1939, le « Rawalpindi » croiseur auxiliaire anglais. Mais, également dans l'Océan Atlantique et jusque dans l'Océan Indien à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, des navires allemands coururent avec succès sus à des navires anglais. Et lorsque le 13 décembre la croisière de plus de 100 jours du cuirassé le « Graf Spee » prit fin au cours de la lutte soutenue aux embouchures du Rio de La Plata contre trois croiseurs britanniques, le danger maritime allemand ne se trouvait, par là, nullement banni de façon définitive.

Ce danger s'affirmait dans de grosses pertes de tonnage ainsi que dans les difficultés subséquentes qui en résultaient pour les importations des puissances occidentales. Les Anglais avaient moins qu'au cours de la guerre mondiale la possibilité de remplacer les navires coulés. Car, les navires allemands en haute mer se sabordaient eux-mêmes lorsqu'ils avaient à redouter d'être capturés. Et d'autre part, bon nombre d'États neutres se refusaient à livrer les bateaux allemands relâchant dans leurs ports. Il n'est pas jusqu'aux États-Unis qui, en dépit de leur attitude, d'ores et déjà fréquemment favorable à l'Angleterre, ne contribuassent à accroître ses préoccupations. En effet, leurs exigences que les puissances occidentales fissent embarquer elles-mêmes aux États-Unis les objets qu'elles achetaient, ainsi que l'interdiction aux navires américains de circuler dans la zone de guerre, contribuaient à surcharger la navigation britannique. Bientôt, les Anglais s'imaginèrent ne pouvoir sûrement ramener leurs arrivages dans la métropole qu'à l'aide de convois.

D'où forte diminution de rendement et nécessité d'affecter un nombre considérable de navires de guerre à la sécurité de ces convois. La statistique allemande, qui ne signale que les pertes ennemies absolument certaines, put constater que le tonnage allié ou au service des alliés coulé, atteignait, le 1er décembre 1939, 750 000

tonnes, pour arriver, fin février 1940 à 1 million 900 000 tonnes. Ce qui constituait déjà un déchet aux conséquences extrêmement sensibles.

Pour parer aux attaques des sous-marins contre la navigation commerciale contrainte de gagner les ports de l'Est et Londres, surtout, en raison de leur structure plus parfaite, la Grande-Bretagne se mit à disposer un champ de mines continu le long de sa côte orientale. Un étroit chenal entre ce champ et la côte devait assurer au trafic une voie de tout repos. C'était compter sans l'arme de l'Air allemande pour laquelle un barrage minier n'est pas un obstacle. De sorte qu'elle dispersa et endommagea les convois aussi dans cette zone prétendument à l'abri. Et le jet de mines du haut des avions infesta les eaux d'autres parages considérés jusqu'alors comme sans danger.

Contre ces attaques à tous égards extrêmement désagréables, les Britanniques ne se virent pas en mesure d'avoir recours à l'antidote tout indiqué : l'emploi efficace de leurs forces aériennes. Ils avaient bien tenté au début de s'en prendre à Wilhelmshaven avec des avions de combat, mais cette entreprise leur avait valu de très lourdes pertes sans résultat. Au cours de rencontres avec des aviateurs allemands au-dessus de la mer ou le long des côtes d'Allemagne, ils avaient toujours eu le dessous. Et lorsqu'à la fin de 1939 les pilotes britanniques reçurent la mission d'attaquer les Allemands dans leurs ports d'attache et d'y détruire les appareils au sol ou, tout au moins, d'en venir à bout aussitôt après décollage, l'arme de l'Air anglaise fit encore fiasco. Ce ne furent, en général, que des appareils isolés qui survolèrent la Baie allemande et les côtes du Reich, et cela presque sans effet. Lorsqu'une fois, une seule et unique fois, le 18 décembre, une importante formation de 54 avions de combat anglais, dernier modèle, s'annonça, ce fut pour essuyer la perte de 42 machines que lui causèrent, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les aviateurs allemands alertés. Non seulement équipages et matériel allemand se montrèrent supérieurs à l'adversaire, mais encore le commandement anglais s'avéra insuffisant. Il ignorait encore la nécessité de l'engagement massif dans la guerre aérienne où il demeurait vieux jeu.

De sorte que les moyens militaires employés contre le ravitaillement de l'Allemagne demeuraient inefficaces. La France et l'Angleterre se voyaient contraintes de chercher à l'entraver d'autre manière. Après s'être efforcées lors de l'établissement de la première liste de contrebande de guerre, cela sans tenir compte de l'usage du Droit des gens, d'exclure de l'importation dans le Reich tous les objets qui, même médiatement, pouvaient être utiles à la poursuite des opérations de l'Allemagne, elles se mirent à empêcher également l'exportation allemande. C'est alors que l'on édicta un contrôle du commerce extérieur de l'Allemagne qui dépassait tout ce qu'on avait vu pendant la guerre mondiale. Les neutres furent tenus de se soumettre au système des certificats de navigation (navicerte), système encore aggravé à partir du 1er janvier 1940. Après n'avoir d'abord incommodé avec les principes qu'il contenait que les États les plus faibles, l'Angleterre crut pouvoir les appliquer également à des États plus considérables à dater du 1er mars. De façon générale, on voulait par là empirer la situation économique de l'Allemagne. Mais on tendait à davantage lorsqu'on interdisait également à destination de l'Italie le transport par mer du charbon allemand par les ports hollandais. Les Anglais pensaient faire de l'Italie un séide en fournissant l'équivalent. Mais le transport par chemin de fer de la totalité du combustible nécessaire à l'Italie fit écrouler l'échafaudage apparemment si bien imaginé, le Reich offrant par l'expédition dans la péninsule de 1 million de tonnes de charbon par mois une nouvelle preuve de son génie d'organisation et de sa capacité de produire. Il est vrai que par suite de l'extension du contrôle à tout l'univers, l'exportation allemande qui empruntait la voie maritime disparut presque complètement. Mais la force de résistance de l'Allemagne demeura entière.

Aussi les puissances occidentales cherchèrent-elles à limiter les envois en Allemagne des pays que le Reich pouvait atteindre par terre. On tenta vainement de nouer avec la Russie à cette fin. En revanche l'on menaça les neutres, voisins de l'Allemagne de leur couper leur propre importation s'ils ne se soumettaient aux exigences des puissances occidentales relativement aux restrictions d'exportation à destination du Reich. Dans les Balkans une grande Commission d'achats devait grouper à la disposition des alliés toutes les marchandises qui, autre-

ment, auraient pu venir en Allemagne. C'était surtout la Roumanie qui dans cette aire était l'objet des efforts britanniques en vue d'empêcher les livraisons de pétrole et de céréales au Reich. Et ici on ne recula pas non plus devant des mesures de coercition, s'enhardissant à des tentatives de sabotage contre les sources de pétrole et contre la voie navigable du Danube.

Mais tout cela ne donnait pas de résultats décisifs. De sorte que les plans des alliés allèrent plus loin. Le pétrole et le minerai roumain et russe semblaient indispensables à l'Allemagne pour la poursuite des opérations. Aussi, leur interception tenait-elle également à cœur aux deux alliés. A ce but, la France croyait pouvoir en associer un autre, à savoir contraindre ainsi l'Allemagne à intervenir les armes à la main pour la défense de ses intérêts économiques. Peut-être arriverait-on de cette manière à atteindre le Reich dans des régions où sa puissance militaire pèserait d'un moindre poids.

Le général Gamelin défendit l'idée dans des propositions à son gouvernement et aussi au cours de négociations avec l'Angleterre. L'extension du théâtre de guerre en résultant lui paraissait particulièrement heureuse, si l'on réussissait à finir par entraîner les Balkans dans la lutte aux côtés des alliés. Les espoirs du début que le pacte germano-soviétique avaient anéanti, pourraient peut-être ainsi tout de même se réaliser. Les contingents français et anglais que les généraux Weygand et Wavell commandaient dans le proche Orient et qu'on n'avait jusqu'ici utilisés que dans un large but de propagande, trouveraient peut-être alors une affectation guerrière, surtout désirée de la part des Français, d'autant plus que le commandement supérieur serait attribué au commandant en chef de cette nationalité. Le général Gamelin évaluait à 100 divisions le renfort que l'appui de tous les États balkaniques aux puissances occidentales vaudrait à celles-ci. Les alliés semblaient en effet devoir bénéficier ainsi d'un appoint capital. C'étaient de nouveau des réminiscences de la fin de guerre mondiale qui alimentaient l'imagination du généralissime français jusqu'à se bercer de l'espoir de pouvoir remporter avec ces renforts une victoire militaire décisive sur les Allemands, parce que ceux-ci ne pouvaient réellement pas laisser échapper les arrivages de Roumanie et de Transcaucasie.

L'idée d'une grande campagne dans les Balkans souriait moins aux Anglais à qui, par principe, la guerre économique intéressait davantage. Ils objectaient, en outre, au plan français qu'il était de nature à provoquer l'intervention de l'Italie et que, par suite, l'accroissement de forces à espérer dans ces conditions ne compenserait nullement ce danger. En outre, la participation de quelques États des Balkans à la lutte était incertaine. Dans ces conditions, la France se vit contrainte de céder et de modérer ses ambitions. Un autre projet envisageait, avec la tolérance discrète de la Turquie, la possibilité d'un raid aérien contre les gisements de pétrole de Batoumet de Bakou ainsi que l'attaque des navires-citerne circulant sur la mer Noire. Lui non plus, ne sortit pas à exécution.

Dès le début on s'était trouvé infiniment plus disposé en Angleterre à entreprendre une expédition contre les gîtes des minerais suédois, dont l'occupation parut possible en liaison avec la guerre russo-finlandaise, au cas où des forces alliées seraient engagées pour soutenir la Finlande et seraient à même d'utiliser pour leur transport depuis la côte norvégienne, le moyen tout indiqué qu'était le chemin de fer minier de Narvik — Lulea. Et cette ligne tombant ainsi sous contrôle franco-anglais, les arrivages de minerais pour l'Allemagne se trouveraient tout naturellement arrêtés. Le général Gamelin ne put s'empêcher de se rallier à la manière de voir britannique, bien qu'il n'en résultât pas de nouveau théâtre d'opérations convenant à une action décisive et bien que, même au cas de l'accession de la Suède et de la Norvège à l'alliance franco-anglaise, on ne dût compter que sur un renfort de dix divisions. Cependant, en sus de l'interception des transports des minerais à destination de l'Allemagne, la solution, du fait du débarquement de troupes alliées en Scandinavie, n'était pas sans empirer aussi la situation stratégique du Reich. Des forces aériennes pouvaient efficacement s'assurer la maîtrise du trafic de la Baltique. Peut-être la position de flanc ainsi conquise était-elle de nature à provoquer d'autres répercussions. Mais la rapidité inattendue avec laquelle la campagne de Finlande prit fin mit un terme à tous ces plans. Avant même que l'assistance des puissances orientales ne fût invoquée, fournissant ainsi un

prétexte à intervention, les Finlandais capitulèrent. Toutefois, lorsqu'au printemps de 1940 l'inefficacité du genre de guerre adopté contre l'Allemagne fut de plus en plus patente et que les espoirs placés dans des difficultés intérieures de ce pays s'avérèrent illusoires, on eut prétexte de poursuivre le plan. En Angleterre, un parti réprouvant la façon dont la guerre avait été conduite jusqu'alors, incitait à des mesures plus énergiques. A défaut d'autres moyens, le gouvernement britannique chercha à empêcher les arrivages de minerais à l'aide de dispositions qui étaient de nouveau en désaccord avec le Droit des gens. A plusieurs reprises, les forces anglaises violèrent la souveraineté territoriale de la Norvège sur ses eaux juridictionnelles. L'entreprise, dont le navire allemand l'«Altmark» fut l'objet, était déjà un prélude qui laissait prévoir davantage. Après la sixième session du Conseil supérieur des alliés, le 28 mars, le ministre anglais Churchill, dont le rôle ne cessait de croître en Angleterre, faisait allusion dans un discours à des décisions, vraisemblablement prises lors de cette réunion, lorsque parlant de la limitation des transports de minerais de Narvik à destination de l'Allemagne, il donnait aux neutres l'avertissement énergique d'avoir à pratiquer leur neutralité de manière à ne pas entraver la France et l'Angleterre.

C'est ainsi que du sentiment de la vanité de tous les efforts dépensés jusqu'à ce jour contre l'Allemagne surgit un expédient. Il avait d'ailleurs pendant des semaines été l'objet des discussions dans la presse et les parlements des puissances alliées. L'Angleterre et la France croyaient maintenant avoir l'initiative. Mais par leur attitude elles s'étaient privées elles-mêmes du bénéfice de la surprise, sacrifiant ainsi un avantage important. Et l'on n'était pas arrivé à mettre d'accord les conceptions des dirigeants politiques et militaires respectifs. En regard, dans le Reich, tout avait été préparé pendant des mois dans le silence le plus absolu, mais avec la plus grande minutie. Rien ne transpirait dans le public des possibilités envisagées. Mais le Führer, lui, savait que, dès qu'il aurait besoin de l'armée pour agir, celle-ci était là, prête à tout moment et plus forte encore qu'au début des hostilités.

IV.

La campagne de Norvège

Bien que les nombreuses discussions sur l'importance pour l'Allemagne des minerais suédois et les violations de la neutralité norvégienne commises par l'Angleterre eussent déjà fortement attiré l'attention sur la Scandinavie, il n'eût jamais dépendu que des puissances occidentales de créer la condition préliminaire de leur intervention dans ces régions. Elle résidait dans un débarquement devant l'arrivée des Allemands. Celui qui s'établissait le premier en Norvège s'attribuait, en effet, un avantage manifeste sur son adversaire. Et les puissances occidentales avaient tout ce qu'il fallait pour s'assurer cette avance. Les corps expéditionnaires, tant français qu'anglais, étaient prêts depuis la guerre russo-finlandaise et équipés pour faire campagne dans l'extrême Nord. Il était possible de les embarquer rapidement sur une flotte de transports ad hoc: la distance, surtout des ports d'Ecosse, était minime. Des forces navales numériquement de beaucoup supérieures à celles des Allemands étaient, à prévisions humaines, à même de couvrir la traversée contre toute tentative quelle qu'elle fût. De sorte que, dans la première semaine d'avril, l'exécution du plan des alliés parut offrir de grandes chances de succès. C'est alors que la supériorité du commandement allemand s'affirma une fois de plus. Libre de toute contrainte, n'ayant pas à négocier avec des alliés sur les mesures à prendre en commun, ou à rendre compte à des parlements, le «Führer» était décidé, en dépit de circonstances favorables à l'ennemi, à contrecarrer ses dispositions. Il était extrêmement audacieux de vouloir prévenir par un débarquement en Norvège celui de l'adversaire. Car il s'agissait pour la flotte de guerre allemande qui était la plus faible, de transporter dans ce pays des troupes de débarquement avec l'ennemi de flanc et cela de ports de chargement infiniment plus éloignés que les siens des points de destination. Et si les états-majors chargés de l'exécution avaient pris des dispositions minutieuses pour ce thème, comme pour tout autre, d'ailleurs, dans le domaine des possibilités,

le temps qui leur resta pour l'exécution des premières mesures fut de beaucoup inférieur à celui qu'Anglais et Français consacrèrent à la préparation des forces à engager en Scandinavie. Dès que l'on apprit que les Puissances occidentales voulaient se mettre en branle au début d'avril, le Führer ordonna à la flotte allemande de déboucher dans la mer du Nord. Et lorsque le 7 avril l'Angleterre publia qu'elle avait fait procéder à la pose de champs de mines en trois endroits de la côte norvégienne, le Führer prescrivit immédiatement la riposte. Il s'agissait d'occuper simultanément tous les ports importants de Norvège en proclamant que le Reich avait l'intention d'assumer la garantie de la neutralité du pays. La mesure s'appliquait également au Danemark, le maintien des communications entre l'Allemagne et la Norvège réclamant l'identité de traitement. Il fallait transporter des troupes de débarquement jusqu'à Narvik, soit à des distances des ports d'embarquement atteignant jusqu'à 2000 milles marins, pour empêcher que l'adversaire ne prit pied en l'un des rares points de Norvège se prêtant à des déchargements considérables. En Norvège méridionale, on pouvait envoyer des troupes aériennes de débarquement, l'éloignement considérable des ports d'embarquements allemands ne permettant pas encore pour le moment d'employer plus au Nord des contingents de ces formations.

Le 9 avril, de bon matin, l'entreprise commença dans des conditions météorologiques médiocrement favorables. Le gros temps sévissait le long des côtes occidentales de la Norvège. Au Danemark, l'entrée des troupes sous les ordres du général d'artillerie Kaupisch eut lieu sans grandes difficultés. Tandis que des unités débarquaient à tous les points importants des îles danoises, d'autres franchissant la frontière slesvico-holsteinoise, pénétraient dans le Jutland. Le roi prit la sage résolution de faire cesser les hostilités, qui avaient, çà et là, éclaté. Le pays se soumit à ce qu'il ne pouvait empêcher. De sorte que les forces allemandes commencèrent immédiatement à organiser la défense des côtes du pays et à installer des aéroports.

Le débarquement en Norvège des troupes allemandes, sous le commandement du général d'infanterie von Fal-

Suite p. 35

Pourquoi trois prises de vue, au lieu d'une seule?

Beaucoup d'amateurs, en pratiquant la photographie en couleurs, prennent chaque motif trois ou même quatre fois en variant le temps de pose. Procédant de cette manière à cause de la faible latitude du film en couleurs, ils espèrent d'en tirer au moins une photo bien exposée. Quel avantage d'opérer avec le CONTAX III de Zeiss Ikon! Son posomètre photo-électrique indique instantanément le temps de pose exact pour le film en couleurs autant que pour le film ordinaire. Les objectifs lumineux Zeiss Sonnar 1:1,5 et 1:2 se prêtent par excellence à la photographie en couleurs, vu la bonne répartition de la lumière qui les



Prix du CONTAX III

avec Zeiss Tessar 1:3,5 f = 5 cm RM 470.-
avec Zeiss Tessar 1:2,8 f = 5 cm RM 495.-
avec Zeiss Sonnar 1:2 f = 5 cm RM 560.-
avec Zeiss Sonnar 1:1,5 f = 5 cm RM 695.-

Prix du CONTAX II

avec Zeiss Tessar 1:3,5 f = 5 cm RM 360.-
avec Zeiss Tessar 1:2,8 f = 5 cm RM 385.-
avec Zeiss Sonnar 1:2 f = 5 cm RM 450.-
avec Zeiss Sonnar 1:1,5 f = 5 cm RM 585.-

qualifie. Grâce à la monture à baïonnette du CONTAX III, tous les objectifs d'une distance focale de 2,8 cm à 50 cm sont interchangeables en un seul mouvement. Votre fournisseur se fera un plaisir de vous expliquer tous les autres avantages, tels que le télémètre-viseur, le rideau métallique (vitesse maxima 1/1250 de seconde), dispositif de sûreté contre les doubles expositions, auto-déclencheur encastré, dos amovible etc. Faites-vous montrer le CONTAX III et si cela vous intéresse, aussi le CONTAX II sans posomètre. Pour recevoir des imprimés illustrés, écrivez à la Zeiss Ikon AG., Dresden, S. 130

Les trois éléments du succès: Appareil Zeiss Ikon, Objectif Zeiss, Film Zeiss Ikon.

CIRQUE

international



Polo Rivel et Alex au micro:
les railleries des clowns résonnent dans le vaste amphithéâtre



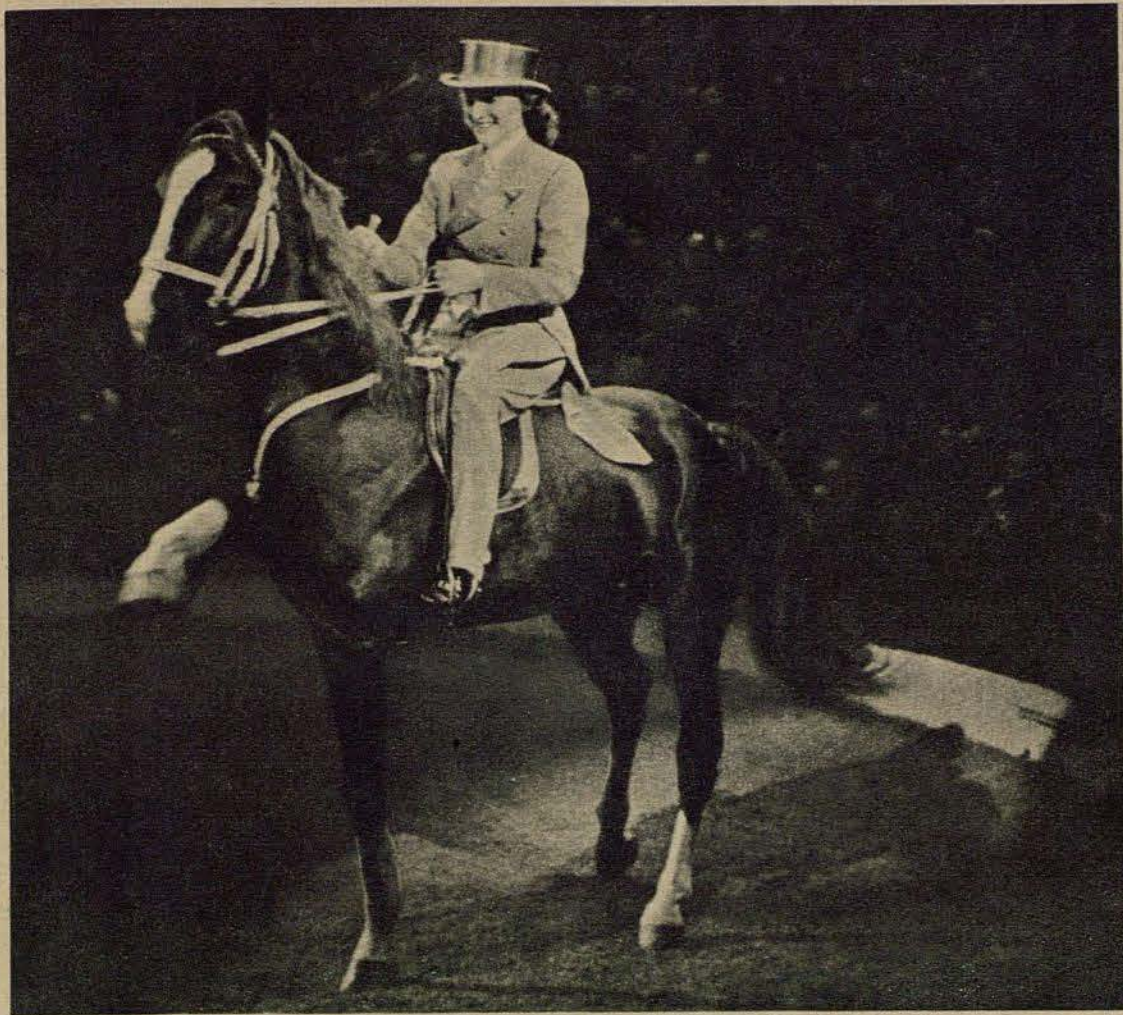
L'Espagnol Polo Rivel avec ses enfants. Vrai père de clowns, il a pris soin de leur enseigner toutes ses bouffonneries — qui assurent à la troupe l'affection du public



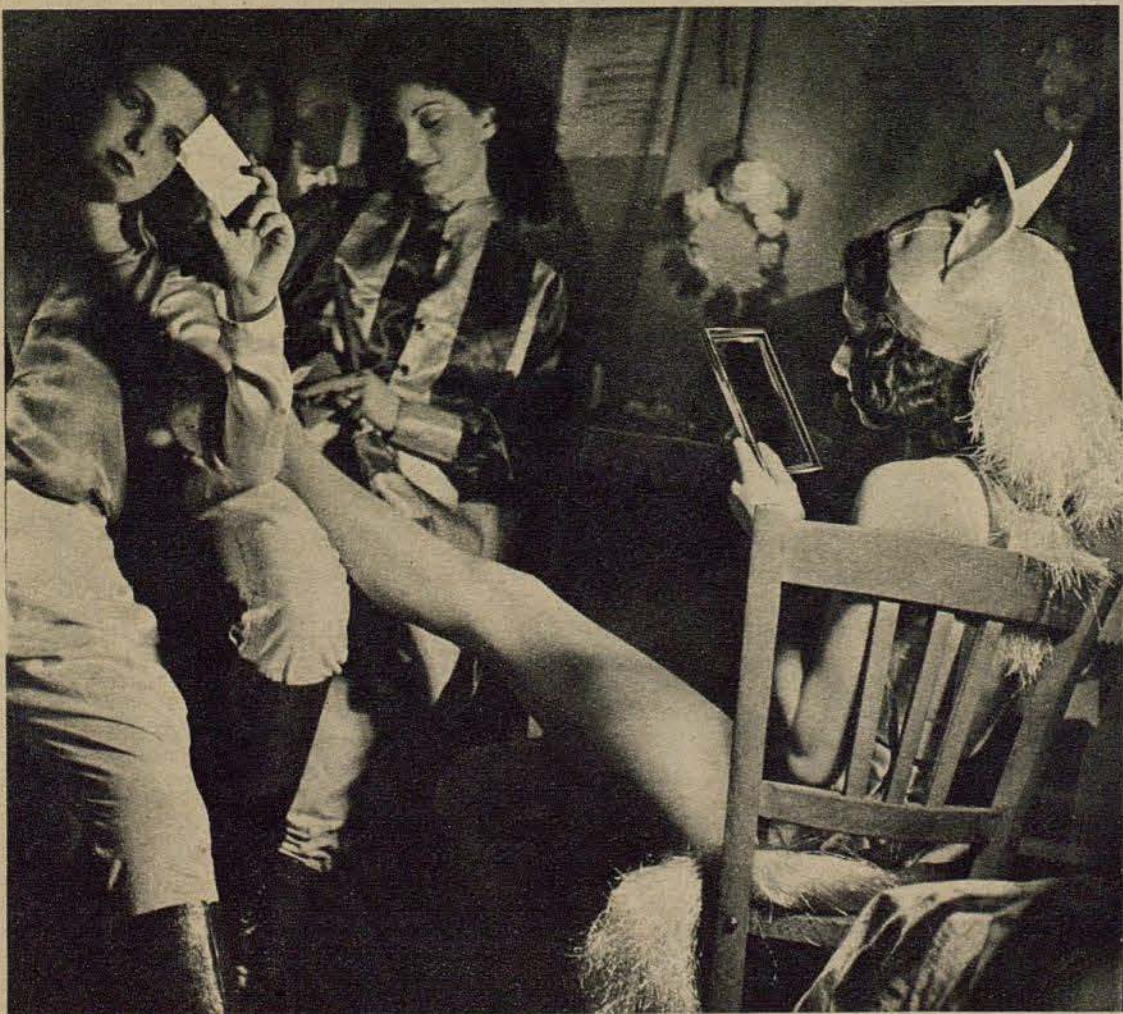
Un nuage de gaze et de tulle laisse voir de belles jambes qui se précipitent sur la scène. Elles appartiennent à l'une des...

... girls du ballet de Madame Piat. Les jeunes Parisiennes passent l'entr'acte à lire des romans

A Montmartre



Des rythmes séduisants — un cheval sautille: Madame Micaëla Busch, du grand cirque allemand Busch, se livre à la haute école



Encore une fois les girls de Madame Piat. Notre photographe avait tant admiré leur charme sur la scène qu'il leur rendit visite au vestiaire. Cette photo intime montre mieux qu'une autre le charme très individuel de ces jeunes filles



Deux des « Trois Alices », suspendues au-dessus de l'amphithéâtre. Une photo qui nous introduit dans la vraie atmosphère du cirque. Soudain, la musique s'est arrêtée, un sombre roulement de tambour se fait entendre, des projecteurs inondent de leur lumière la scène: les yeux des spectateurs sont fixés sur le trapèze, où, entre les filets, les artistes exécutent leurs acrobaties. Chaque soir, un public enthousiaste confirme de ses applaudissements la fière tradition du Cirque Médrano



Mais voici une nouveauté: aujourd'hui, les spectateurs reconnaissants se composent en majeure partie de blessés allemands et de soldats — et chaque numéro du vaste programme international est salué de leurs applaudissements frénétiques



Une nouvelle arme: le quadruplé . . .

Voici les avions en rase-motte qui viennent de l'avant : Quatre canons se redressent de toute leur hauteur . . . Une nouvelle pièce est en position, le « quadruplé », qui appartient aux compagnies de défense anti-aérienne de l'armée. Son nom vient des quatre canons qui font feu à la fois. Les hommes qui servent la pièce de 2 cm., n'appartiennent pas à la DCA, mais à l'infanterie. Les quadruplés sont répartis entre les colonnes de route de l'armée



Lorsque, au cours de l'avance, « l'alerte aérienne » se fait entendre . . . l'infanterie quitte la route et se couvre. Le petit frère du quadruplé, assure alors l'avance: c'est une pièce à tir rapide munie d'un seul canon et placée sur un affût automatique. Depuis la guerre, les compagnies de défense anti-aérienne de l'armée ont descendu plus de 250 avions ennemis

et
son
petit
frère



Il a également fait ses preuves comme chasseur de tanks. Au cours de la campagne de l'Ouest, la pièce tous-terrains a été également mise en action avec succès contre des buts terrestres. Tanks, nids de mitrailleuses, abris bétonnés, positions de campagne fortifiées et lieux occupés . . . tout fut galvanisé par cette pièce. Le petit frère du quadruplé est devenu ainsi le compagnon fidèle des détachements avancés, et l'auxiliaire qui fraye la voie à l'infanterie d'assaut

Suite de la p. 31

Importance et déroulement de la guerre actuelle

La campagne de Norvège

kenhorst, comme celles qui occupaient le Danemark, eut lieu sous la protection de la marine de guerre et de l'arme de l'Air, simultanément à tous les points indiqués. Cette campagne a offert un exemple de collaboration des trois armes d'une ampleur que l'histoire militaire n'avait pas encore enregistrée. Grâce à la direction personnelle du « Führer » et à la compréhension de tous les besoins des différentes armes témoignée par tous les grands chefs militaires participant à l'opération, cette collaboration se réalisa de façon idéale. L'insuccès du mémorandum remis dans la nuit par le ministre d'Allemagne au gouvernement norvégien, montra que celui-ci était déjà fortement lié à l'Angleterre. Il avait, au surplus, en même temps ordonné la mobilisation et prescrit de résister. De sorte qu'on se battit çà et là, tandis qu'ailleurs on ne constata aucune réaction. Pour le coup de main sur la capitale de la Norvège, Oslo, on avait engagé des unités de l'armée de terre, que l'on amena en escadrilles aériennes de transport de fortune, des parachutistes ainsi que des formations de la marine entre les navires de laquelle on avait également réparti des troupes de débarquement. La ville fut prise et occupée le 9 avril par de l'infanterie amenée par la voie des airs pour atterrir avec une compagnie de parachutistes à l'aéroport de Fornebu. Le grand croiseur « Blücher », qui entra à la tête des forces navales dans le fiord d'Oslo, fut pris avant le crépuscule de l'aube devant la passe de Dröbak sous le feu d'une batterie de côte lourde norvégienne, dont les coups au but désembarèrent le blockhaus de la grosse artillerie du navire et provoquèrent un violent incendie. Deux touchés d'une batterie de torpilles terrestres causèrent, en outre, de tels dommages au bâtiment qu'il coula au bout d'une heure et demie. Les bateaux qui suivaient débarquèrent la plupart des troupes qu'ils avaient à bord dans le fiord d'Oslo. Ce ne fut qu'un jour plus tard, après la prise des ouvrages de ses rives, qu'ils entrèrent dans le port de la ville sans réaction de l'ennemi.

De même, un combat important se déroula à Kristiansand et il fallut faire emporter par des détachements d'assaut débarqués les batteries de côte défendant Drontheim et Bergen, tandis que la prise d'Arendal, d'Egersund et de Stavanger ne donna pas lieu à des engagements d'importance. Même à Narvik, les chasseurs alpins de la Marche de l'Est embarqués sur des flottilles de contre-torpilleurs purent, après coulage ultra-rapide dans le port de deux garde-côte norvégiens s'oubliant à résister, débarquer presque sans combat. Les Allemands avaient ainsi gagné la première manche. La flotte anglaise n'avait pas été à la hauteur de la situation, car l'adversaire n'avait devancé les puissances occidentales que de quelques heures. Succès dû, en sus de la décision du Führer, se traduisant en surprise après préparation de la dernière minutie, au comportement des forces allemandes de terre et de l'Air, ainsi qu'au courageux élan des troupes de débarquement. Dès le 8 avril au soir, des aviateurs allemands avaient attaqué et considérablement endommagé à Scapa Flow la flotte britannique qui y était sous pression pour l'entreprise de Norvège. Et ils récidivèrent le jour suivant lorsque les Anglais se mirent en route. Ceux-ci avaient, dès le 8 avril, embarqué une partie du corps expéditionnaire qui avait pris le large sous la protection de la marine de guerre. On avait indiqué aux troupes comme points de débarquement précisément les ports qu'occupaient les Allemands, la côte occidentale de la Norvège n'en offrant pas d'autres avec des dispositifs de déchargement suffisants. Mais lorsque les Anglais apprirent que la flotte de guerre allemande passait dans la mer du Nord, l'ordre donné de l'attaquer fut accompagné de celui de renvoyer pour le moment les transports à leurs points de départ. Ils renoncèrent ainsi de gaieté de cœur à tirer parti d'un temps dont l'inutilisation constituait une perte irréparable, bien que leur supériorité numérique leur eût permis de mener de front l'attaque de la flotte allemande et la protection de la flotte de transport poursuivant sa route. Et, de plus, ils ne réussirent pas à battre la flotte allemande. Les forces aériennes du Reich et les grosses unités de sa marine, protégeant les débarquements, empêchèrent même la moindre perturbation de ces

opérations, tout en se soustrayant elles-mêmes à une rencontre dans des conditions défavorables.

Après l'heureuse issue du débarquement allemand et la disparition de tout espoir pour les alliés de l'empêcher, il restait cependant encore à ceux-ci quelques possibilités de succès. Les communications des forces allemandes par le Skagerrak et le Cattégat, demeuraient précaires. Un barrage de mines aussitôt mouillé du côté allemand ne pouvait, eu égard à la largeur du Skagerrak et aux courants qui le sillonnent, avoir qu'un effet très relatif: il fallait encore procéder à l'organisation du contrôle depuis les rives et par voie aérienne. Les Anglais, entretemps renforcés par des éléments de la flotte française tenus à leur disposition, auraient eu la possibilité d'entraver sérieusement le cours des choses en engageant d'importantes formations navales. Mais ils n'envoyèrent dans le Cattégat et le Skagerrak que des sous-marins qui, après quelques succès de début, purent être bientôt réduits à l'impuissance par le perfectionnement croissant des mesures de sûreté dont cette voie maritime fut l'objet du côté allemand. Il était de même indiqué d'attaquer un des ports que les Allemands venaient d'occuper et n'avaient pas encore mis en état de défense. De l'avis de compétences anglaises, une entreprise contre Drontheim, surtout les premiers jours, aurait eu des chances de succès. Elle n'eut pas lieu: la côte occidentale de la Norvège ne fut l'objet que de sporadiques attaques aériennes de peu d'efficacité. L'Anglais prit tout d'abord son parti du débarquement en fait accompli, se contentant de demi-mesures ou tout simplement en se croisant les bras.

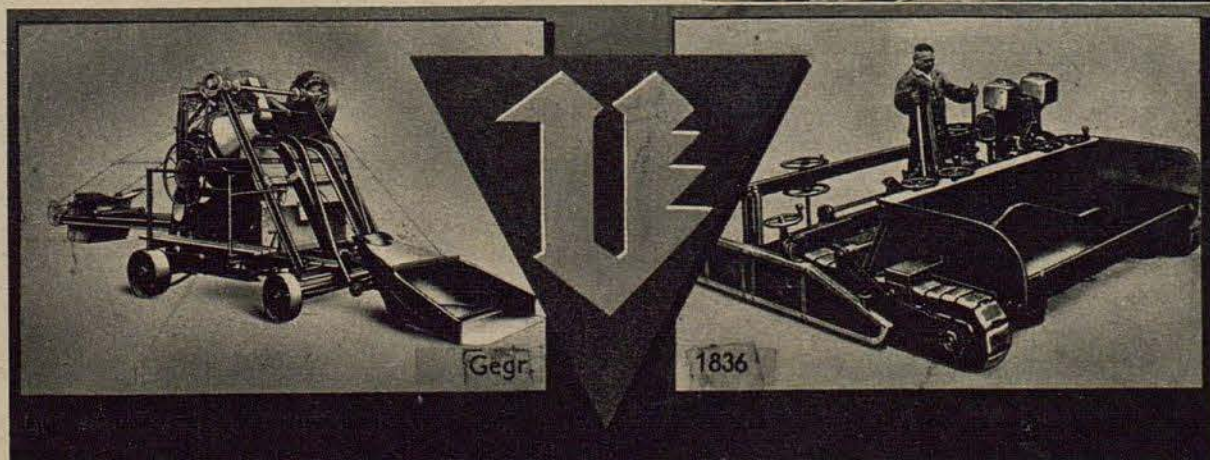
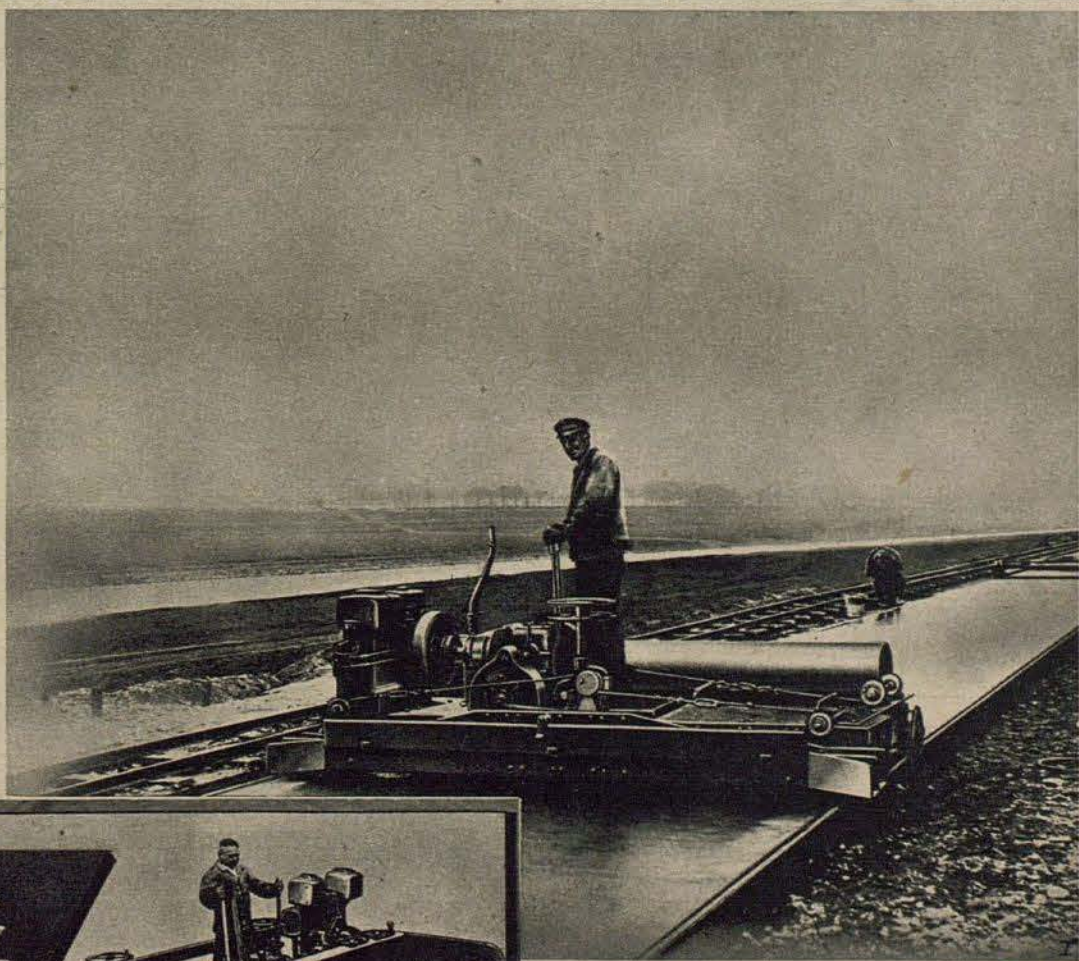
Il promit bien au gouvernement norvégien toute sorte d'assistance, mais parut surtout s'en remettre à celui-ci du soin de se défendre contre les Allemands, bien que la mobilisation de la Norvège se heurtât à de grandes difficultés et ne s'opérât avec quelque méthode que là où on n'était pas encore aux prises avec les soldats du Reich. Tel fut surtout le cas dans l'extrême nord, dans la région de la 6^e division norvégienne.

Ici, où il n'y avait pas tout d'abord à redouter de renforts allemands pour consolider le débarquement effectué, les Britanniques hasardèrent la seule réaction importante.

Suite au prochain numéro

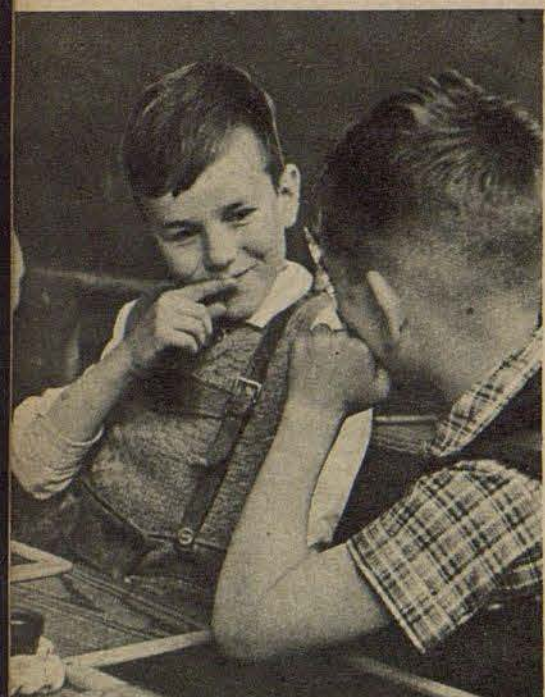
VÖGELE

Machines pour construction de rues



JOSEPH VÖGELE
A. G. MANNHEIM
Téléphone: 45 241 - Adresse chiffrée: Bahnfabrik

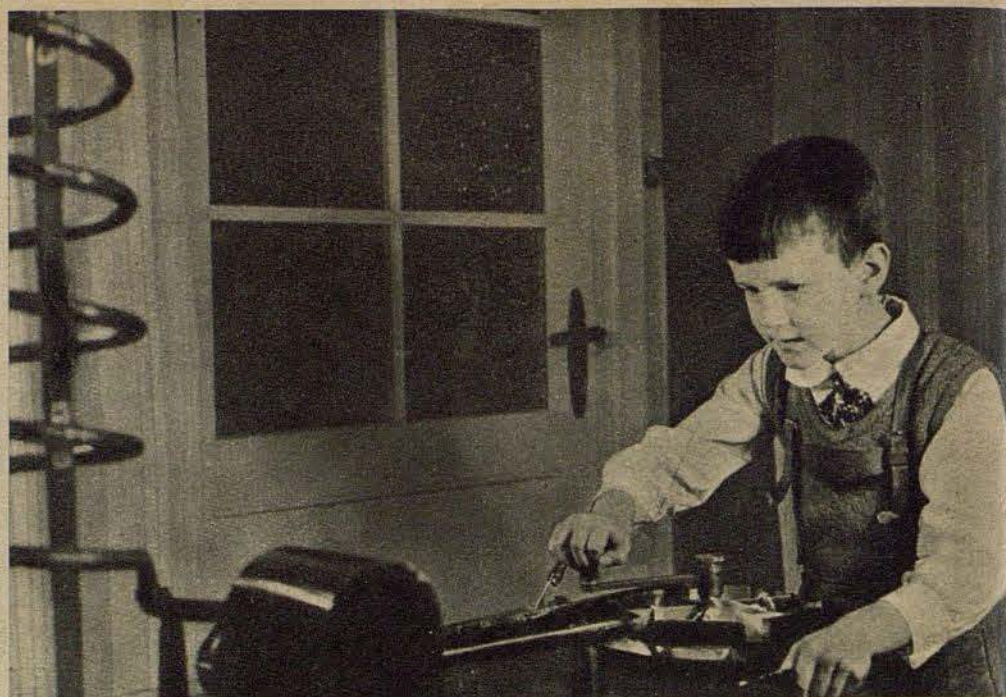
Que dites-vous de ces jeunes gens?



Cet écolier de huit ans doit-il sauter une classe?



C'est un garçon éveillé, remuant, cordial et un bon camarade pour ses compagnons de classe. Dans sa classe, il est depuis quelque temps rangé au-dessus de la moyenne. Son instituteur propose de lui laisser sauter une année scolaire.



L'Institut pour l'Etude de la Jeunesse, à Brème, l'examine. Par une série d'appareils compliqués il doit prouver son intelligence. Ici, il doit répartir rapidement dans différentes cases des boules de différentes couleurs. Cela lui réussit à merveille.



Il voudrait devenir machiniste...

Il doit monter une machine assez simple. Sans réfléchir longtemps, il se met au travail.



La chose ne réussit pas tout de suite. Il y a deux pièces qui ne veulent pas s'ajuster. Le garçon examiné commet une grosse faute lorsqu'il essaye de les assembler de force.



Il regarde autour de lui, cherchant conseil. Il semble vouloir abandonner la tâche, si l'on ne l'aide pas. Il révèle par là un trait de son caractère, trait qui est noté avec attention par l'examineur.



Il écoute avec attention l'exposé de la tâche qu'il doit exécuter. Sa figure montre nettement qu'il veut comprendre exactement.

Le meilleur élève de la classe est examiné.

D'abord réfléchir, puis oser. Avec prudence, il tâte la machine et il essaye de saisir le mécanisme de celle-ci.



Quels sont dans cette image là-haut, les figures qui se correspondent? lui demande-t-on. Il répond de suite: Aucune ne s'adapte aux autres, car l'un sait nager mais pas marcher, l'autre sait voler mais pas nager, l'une semble être un enfant avec une longue barbe, une seule figure est exacte: celle représentant la jeune fille



Au lieu de réflexion, essai facile. Il s'occupe encore quelque temps avec la machine, mais il ne trouve pas de solution. La suite de l'examen va permettre de formuler un avis décisif sur ses capacités

«Allons, fais des efforts, donne tout ce que tu peux» chuchote le petit à son camarade avant la course. Le garçon à examiner est observé discrètement également au jeu. Il se montre toujours supérieur à ses compagnons de classe. Le jugement de l'Office des examens est le suivant: Walter K. doit être, à la fin du semestre, avancé de deux classes



Il n'est pas un temporisateur. Une fois qu'il a compris, ses mains se mettent énergiquement en action. Le front, qu'il ride, les lèvres, qu'il pince montrent que toute son attention est concentrée sur son travail

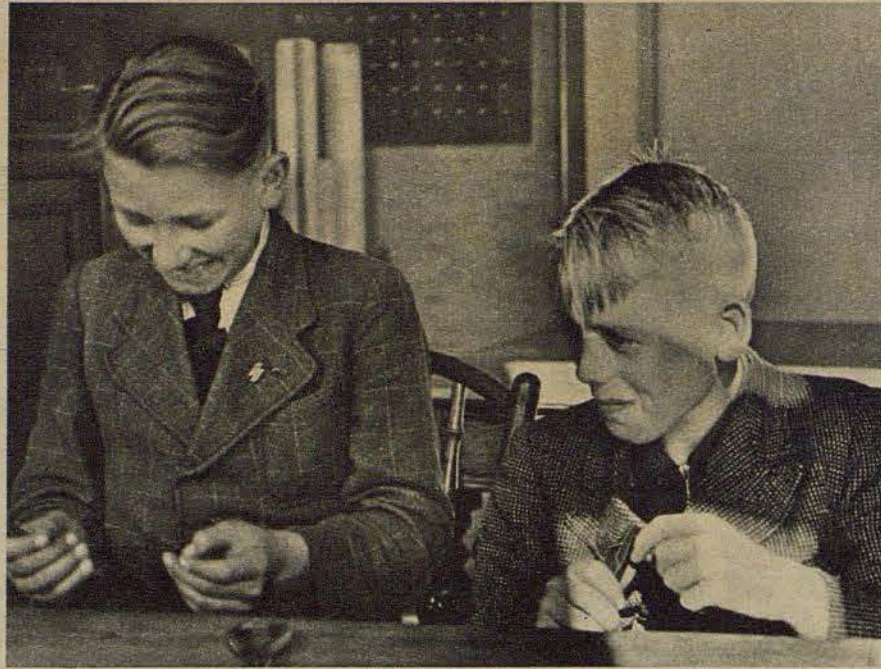


Au but dans un temps-record. Avec adresse il introduit les pièces de la machine dans les orifices qui leur sont destinés et, ainsi, a exécuté brillamment sa tâche. Comment se comportera-t-il dans le travail en commun

Les écoles et les bureaux du travail allemands examinent les élèves allant quitter l'école; afin d'établir s'ils ont les qualités requises pour la profession choisie. Leur adresse manuelle et leur intelligence sont constatées par des appareils. L'Institut pour l'Etude de la Jeunesse, à Brême, suit une nouvelle voie: les appareils ne lui servent qu'à détourner l'attention du jeune garçon examiné, de l'intention réelle de l'examen. Le sujet doit montrer son aptitude à la tâche qu'il doit exécuter et il doit révéler son tempérament, son caractère, le degré où il est capable de se laisser distraire, son humeur. L'Institut veut scruter toute la personne et, outre les conseils au sujet de la profession, il veut donner au maître de précieuses indications sur l'éducation du nouvel apprenti.



Le meilleur de la classe se montre embarrassé. Son caractère résolu a fait place à une légère incertitude. Est-il timide? — Non. L'examineur l'a exactement observé et trouvé la cause réelle. Son jugement est le suivant: un garçon agréable, remuant, vif, appliqué et faisant volontairement des efforts. Avec ses bonnes capacités et son soin il pourra fournir un bon travail, mais il est sujet à la fatigue et par là sa capacité diminue avec la durée du travail



A l'examen en commun

L'impression sur le futur machiniste se confirme également à l'exercice en commun. Il blague avec ses voisins, il voudrait les retenir de leur travail et les avoir comme compagnons de jeu. L'examineur porte le jugement suivant: Garçon décidé, joyeux, loquace et enfantin et manquant de sérieux. Il a besoin de quelqu'un qui lui donne des conseils, il doit encore se former avec l'âge. On ne lui déconseille pas la profession qui le tente



Ainsi dessinait le premier de la classe à l'âge de neuf ans: le trait est encore enfantin, le dessin est précis

Ce dessin est l'oeuvre du garçonnet de neuf ans dont la photo figure ci-dessus. Comme la plupart des autres dessins d'enfant, il échappe à toutes règles et manque de construction



Ceci était dessiné par un enfant de huit ans. Il est plus précis que jamais. Les colonnes et les marches du temple sont rigoureusement parallèles

Il a déjà onze ans, et ses dessins sont encore d'une impersonnalité frappante. Il n'a pas réussi à remplir l'espace vide de droite



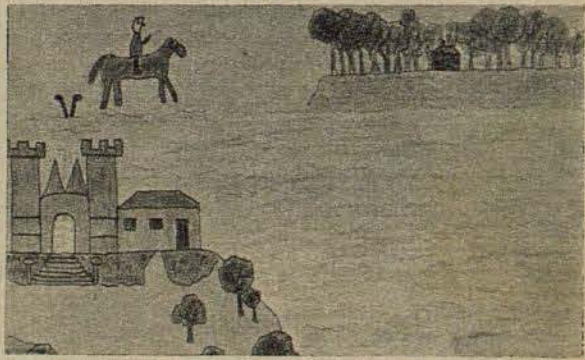
La douzième année marque un nouveau développement. Les dessins ont désormais un contenu. Ce sont des illustrations d'événements imaginaires

A partir il trahit un trait de caractère important. Il dessine dans l'attention délibérée de l'«effet» à produire, aussi grotesque et comique que possible



Voici comme on a jugé ces dessins: précision, inspiration, imagination. Ce qui confirme le jugement prononcé à l'examen

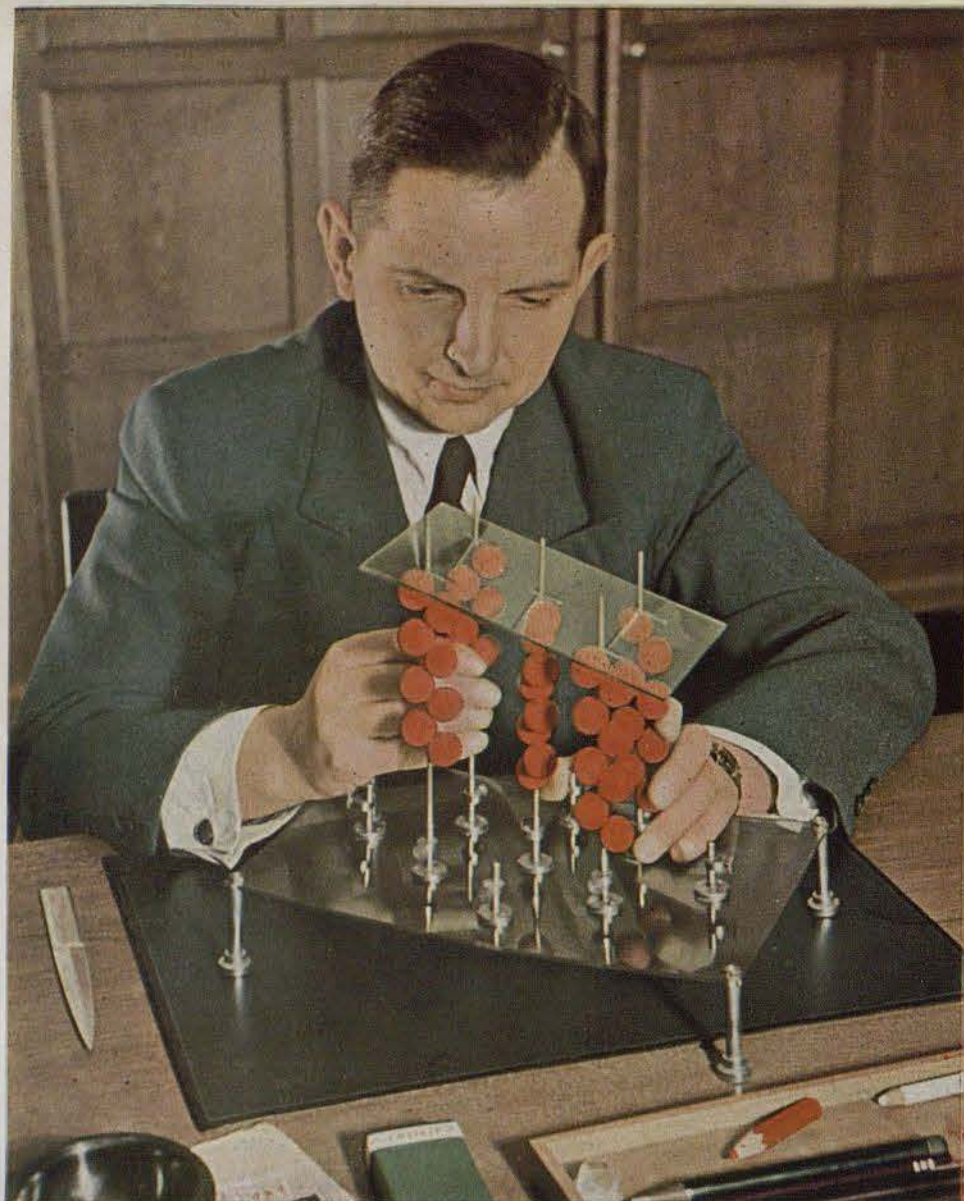
L'important pour l'examineur est ceci: cet élève aura du succès. Les louanges l'inciteront à de nouvelles réalisations





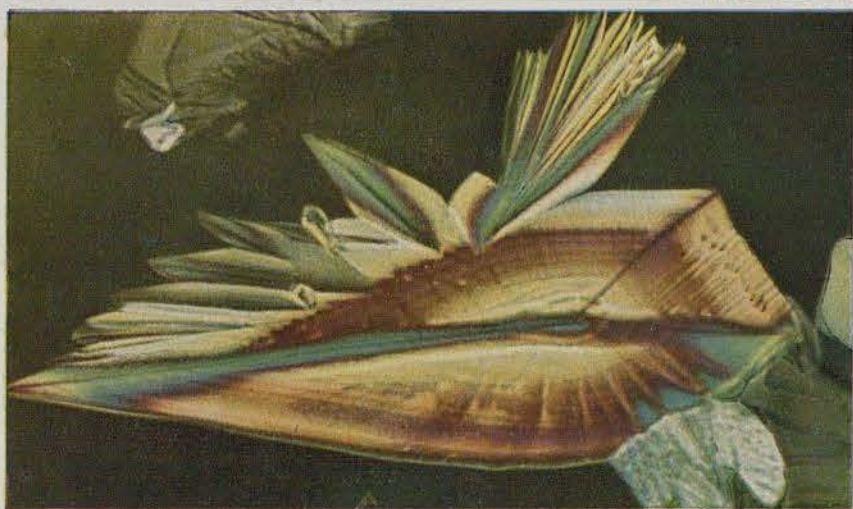
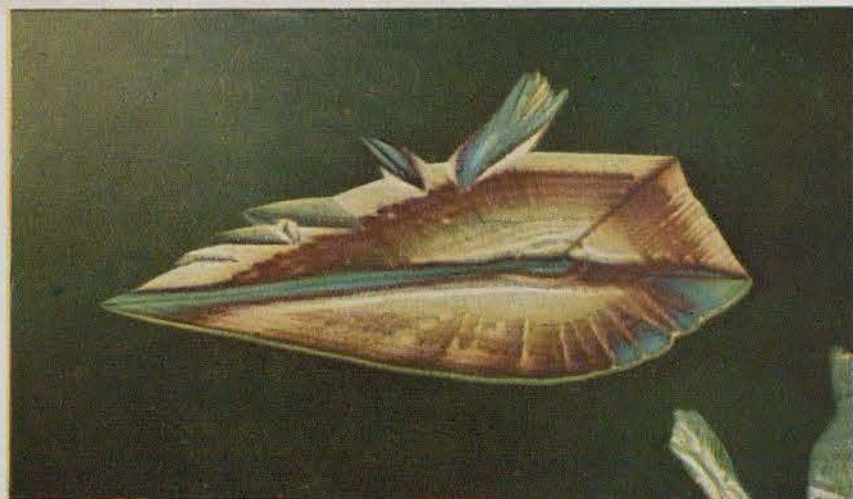
Au moulin en flammes de Kunersdorf...

...en 1759, le destin de la Prusse parut s'accomplir. Les Autrichiens, conduits par Laudon, et les Russes par Saltykov avaient réussi à vaincre les braves troupes de Frédéric le Grand. Les adversaires de la Prusse triomphaient déjà. Ils croyaient que la victoire définitive était proche. Or, la riposte de Frédéric le Grand ne se fit attendre qu'un an: en 1760, il écrasa l'armée autrichienne à Torgau. C'est l'année qui sépare Kunersdorf de Torgau, la défaite de la victoire, qu'évoque le nouveau film allemand « le grand Roi », film auquel nous empruntons cette vue



« L'architecte de la molécule »

Le professeur Dr. Thiessen, directeur de l'Institut Kaiser Wilhelm pour la physico-chimie et l'électrochimie, construisant le modèle d'une molécule de cristal. Chaque boule correspond à un atome, la partie la plus infime de tout corps. Il s'agit de découvrir la loi suivant laquelle ce cristal s'est formé



D'où vient la forme du cristal?



Une « fleur de cristal » éclôt

Visible sous le microscope, un cristal minuscule de l'acide citrique prend — en une fraction de seconde — la forme toujours répétée d'une fleur qui s'épanouit. C'est le même...

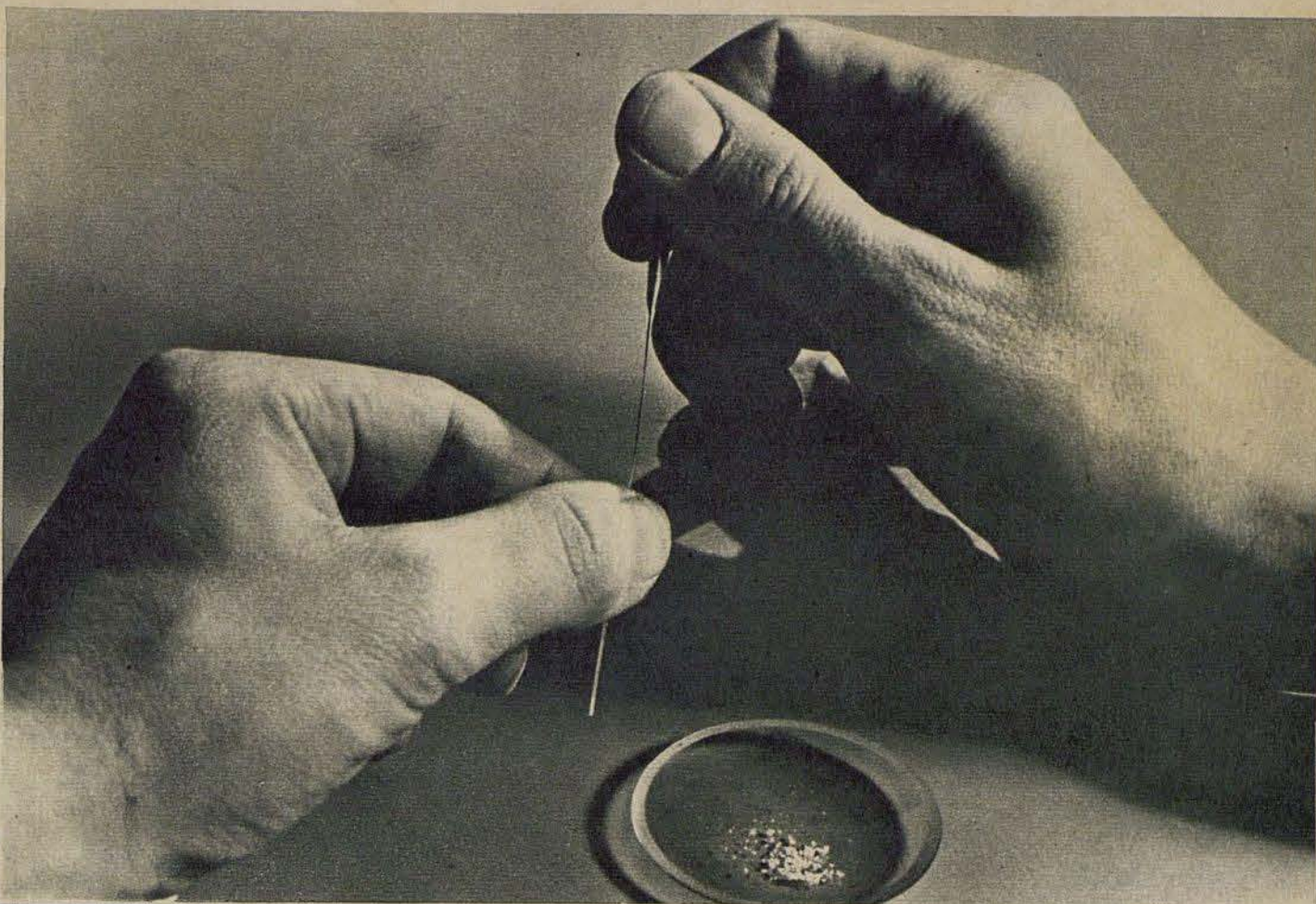


... miracle d'un principe profond de l'ordre dans la nature qui fait « grandir », par exemple, le cristal de l'acidité du vin. Chaque atome du cristal a sa propre place dans la collectivité de l'ensemble. C'est pourquoi l'acide citrique et l'acide vinique doivent toujours prendre les formes que montrent ces photos microscopiques

La résolution de ce problème nécessite «une pénétration» du secret de la structure

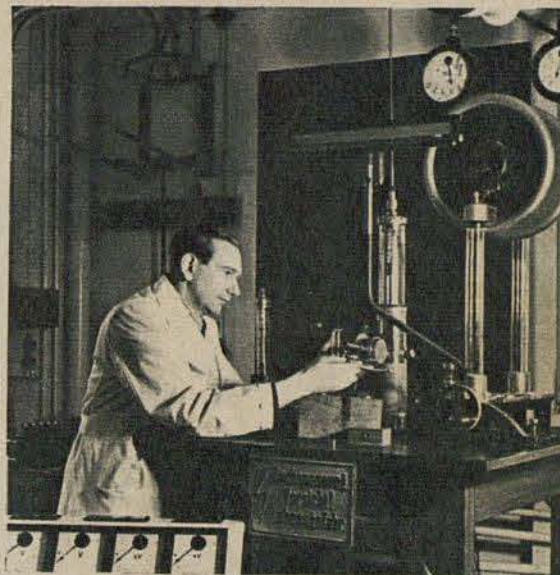
La solution de ce problème qui est d'une importance élémentaire pour la création de substances et de matières nouvelles, est l'une des tâches de l'Institut Kaiser-Wilhelm de physico-chimie et d'électro-chimie, à Berlin-Dahlem.

Comme chaque architecte doit suivre un plan fixe de construction pour exécuter son projet, il est nécessaire de connaître, pour la création de nouvelles substances ouvrables et combinaisons chimiques, autant que possible leur principe de construction. La tâche du physico-chimiste consiste en une étude de ce principe chez des modèles ou chez d'autres et semblables produits de la nature. Il



L'acide de palmitine — la substance fondamentale du savon de l'avenir — est radiographié. Un petit tube de verre est rempli de quelques milligrammes d'un gramme d'acide de palmitine et placé...

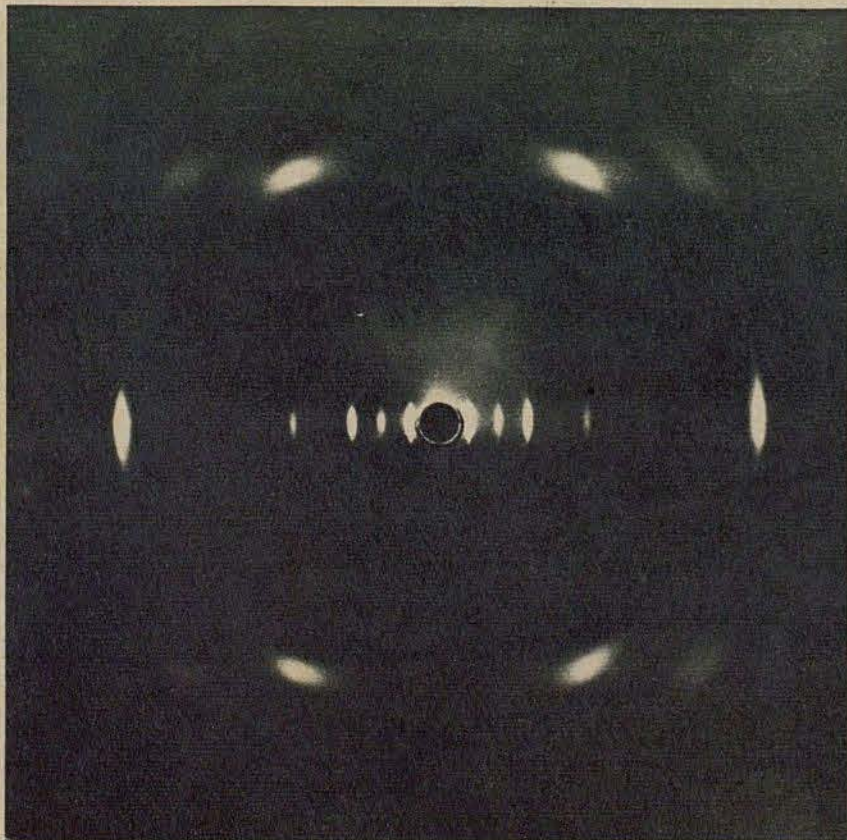
chouc et le bouna sont-ils élastiques; ou pourquoi le savon a-t-il un effet détersif? La substance élémentaire du savon, l'acide de palmitine, forme des cristaux dont le principe constructif doit être défini. A part un examen aux rayons X, on peut déterminer la position des atomes par leur inflexion, après les avoir «bombardés» avec des fragments d'atomes, les électrons. D'autres questions se laissent aussi résoudre à l'aide de l'électromicroscope, qui nous permet de voir des parties minuscules d'un demi-millionième de centimètre.



... sous l'ampoule aux rayons X. Ici, les rayons X invisibles tracent un tableau exact de la position des atomes, qui est prise et fixée par le film. La structure du cristal se révèle

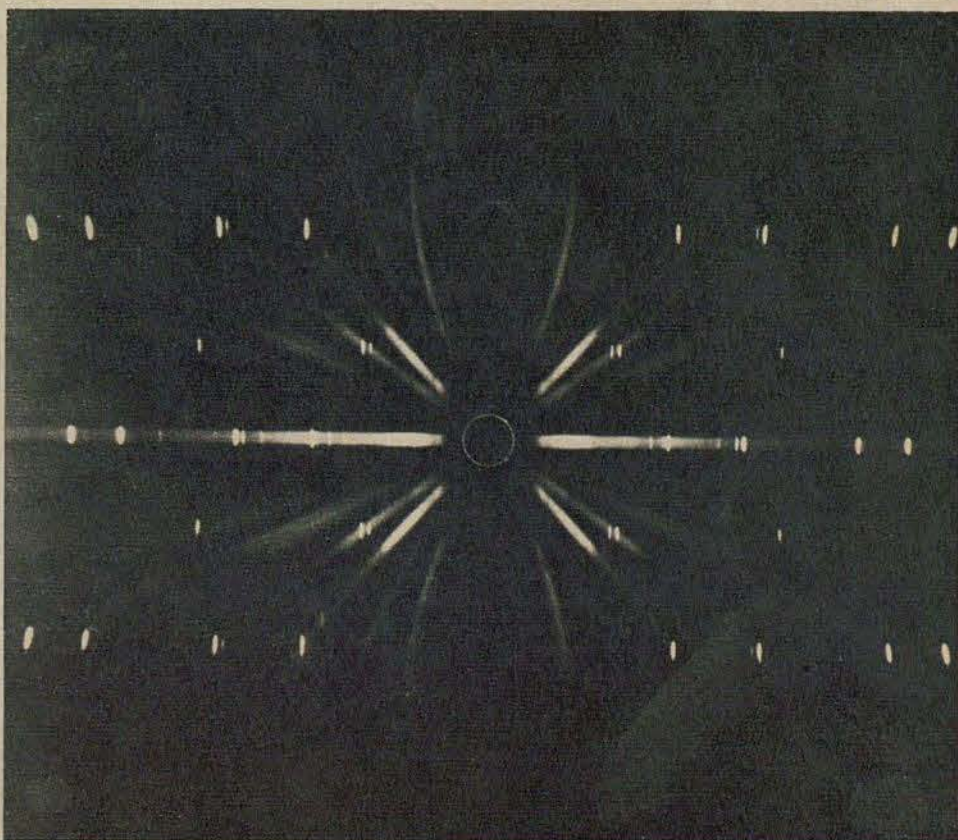
... dans la chambre des rayons X, en vue d'un examen. Après avoir cassé la partie vide du tube, on déploie, dans l'obscurité, une bande de film non-exposée. Maintenant, la chambre fermée

doit rechercher les matériaux, les atomes, qui construisent la molécule, telle qu'une brique bâtit la maison. Ce n'est qu'ainsi, qu'on peut résoudre par exemple, la question suivante: pourquoi le caout-



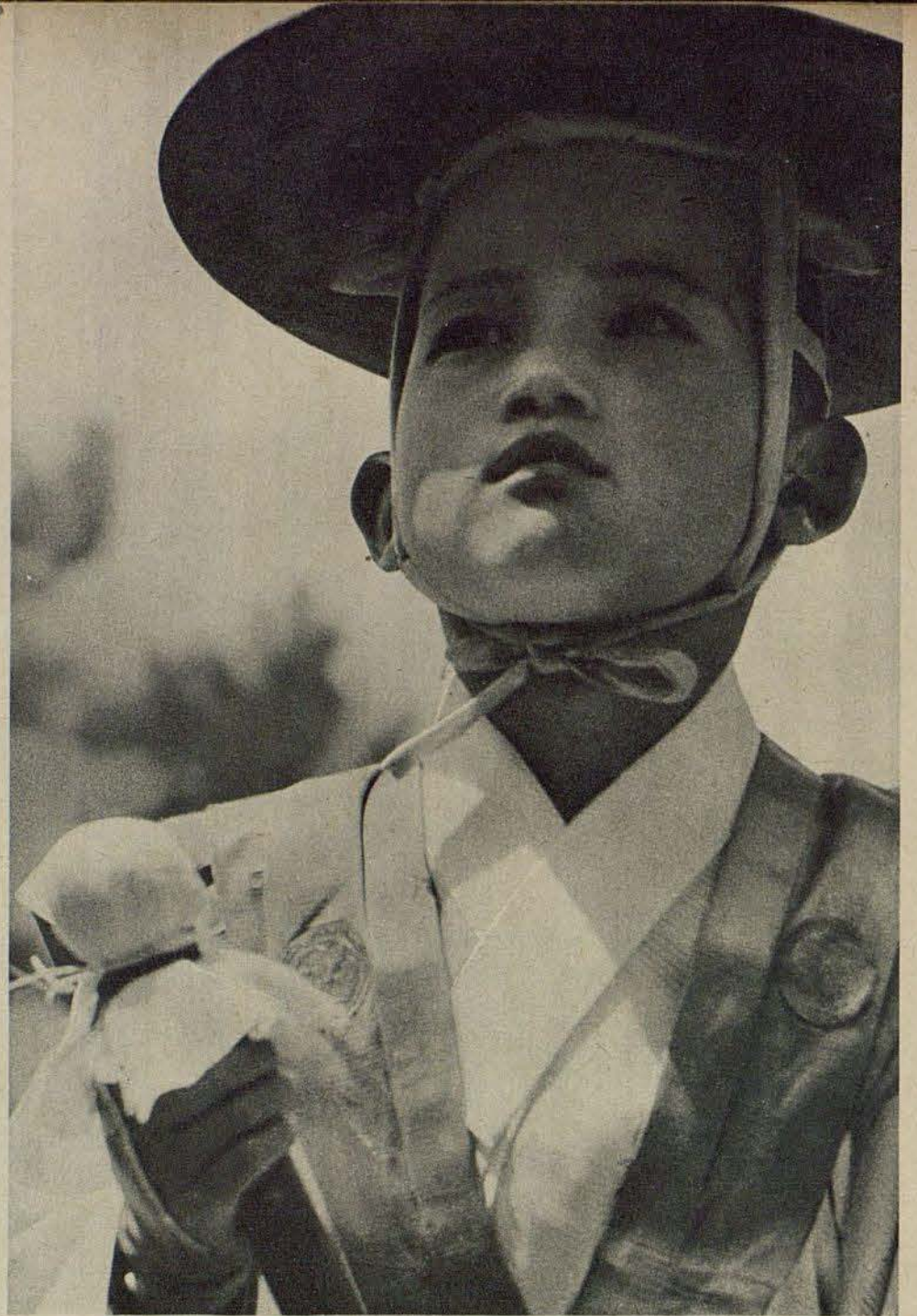
Le «visage» de l'acide de palmitine

Tels de petits miroirs, les atomes des cristaux minuscules ont reflété les rayons X dans certaines directions bien définies. D'où les points lumineux. Leur disposition et leur distance respectives révèlent au savant la position des atomes



L'«échafaudage» du sel de cuisine

Le film radiographié du sel de cuisine montre une disposition complètement différente des points lumineux. La régularité de ces «gerbes de rayons» détermine la structure de ce cristal simple et connu. Cette photo confirme par sa disposition distincte le fait que le sel de cuisine se cristallise toujours en cubes



— Les tout petits sont revêtus de leurs habits de fête —
Ils ont pour tâche de porter, sur les lances, les reliques du temple

Les « porteurs de hallebardes », ce sont les jeunes hérauts qui, avant la parade religieuse, vont au devant des dignitaires afin de solliciter leur participation à la fête



La Fête du Temple célébrée par les enfants

La jeunesse
du Japon porte la Divinité

L'automne est déjà avancé, l'année japonaise touche à sa fin, et dans toutes les villes du Japon, commencent les grandes fêtes, à l'occasion desquelles les habitants vont en pèlerinage aux temples de leurs arrondissements, afin d'offrir leurs remerciements à la Divinité pour ses bienfaits de l'année. Les rues sont décorées de lampions, et l'air est traversé sans arrêt par les sons assourdis des timbales. Mais cette fête appartient en premier lieu à la jeunesse. Respectueuse et enthousiaste, elle se rend aux temples principaux pour y prendre les « mikoshi », les chasses des saints d'entre les saints pour les porter au cours de la procession solennelle qui se déroulera dans les rues.

Le ressort même de la fête: la chasse du Saint des saints. Ceux qui portent la chasse sont des jeunes gens coiffés de hauts bonnets de laque noire, on reconnaît à ce signe qu'ils seront appelés sous les drapeaux dans l'année même. Ils entrent dans une sorte de transe qui se traduit par des mouvements convulsifs — conformément à la vieille croyance selon laquelle la Divinité cachée dans la chasse ne se manifeste qu'à la suite de fortes oscillations imprimées au réceptacle



Telle est l'apparence des petits participants au cortège: Leurs parents les ont affectueusement parés des symboles des divinités bienfaisantes



L'une des « danseuses au lion » du cortège, jeunes filles revêtues de kimonos rouges et blancs; elles ont de 10 à 15 ans. Elles agitent des bâtons de bambou



Cette lance est beaucoup trop grande et trop lourde pour le petit enfant qui voici — aussi bien le papa, tout fier, l'aide à porter la relique, et la maman éventa le petit



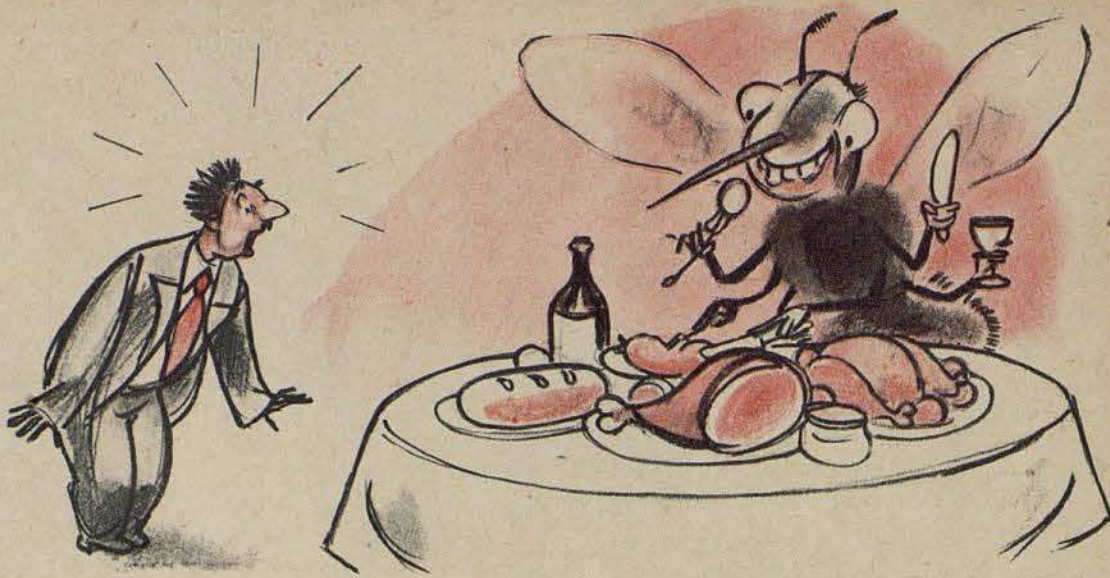
Arcs et flèches du trésor du temple. Les adultes les tiennent de deux côtés, cependant que l'enfant empoigne le fardeau sacré, pour bien montrer que c'est à lui que revient l'honneur de le porter

L'homme et l'insecte aux prises

PAR

LE D^r HEINZ GRAUPNER

Les eaux de l'Amazone murmuraient doucement, pas très loin de mon hamac. Pâle et brumeux, le ciel d'une nuit tropicale s'étendait au-dessus de ma tête; j'entendais les bêtes crier dans l'obscurité impénétrable de la forêt. Les vêtements me collaient au corps. Des myriades de moustiques bourdonnaient autour de moi, des nuées de cousins. La peur de ces insectes m'avait chassé sous le moustiquaire. Une des piqûres innombrables que j'avais reçues devait-elle m'avoir donné la malaria? Mes pensées tournaient en rond, autour de ces armées d'insectes. La sombre folie de la fièvre commençait à m'envahir.



L'insecte semblait n'avoir respect de rien: il volait la nourriture aux hommes pour la manger...



L'homme ou le moustique? — Il n'y a qu'un vainqueur

Au fond, ce sont eux les véritables maîtres de ce monde tropical, agité d'aventures; c'est une armée gigantesque à laquelle nous devons résister sans répit. Je me souvenais qu'au Canal de Panama, j'avais eu l'impression de me trouver sur le champ de bataille d'une grande guerre. Dix mille hommes étaient tombés victimes de cet insecte pendant l'exécution de ce projet immense; tout autour de la brèche que l'homme avait frayée dans ce domaine de la mort, les ennemis alifères des hommes continuaient à exercer leur insupportable empire.

J'ai une vision chimérique. Des siècles s'étaient écoulés et toujours le moustique faisait la guerre à l'homme. Car toute chose vivante est en mouvement, tout évolue, tout est prêt à monter sur le trône du monde. Le colon qui, à la lisière de l'éternelle forêt vierge, avait accepté le combat contre les grandes puissances de la nature, se tordait sur son lit, secoué de fièvre. Dehors, sur la terrasse, son médecin désespérait. N'avait-il pas traité son malade avec tous les remèdes que la science mettait à sa disposition? Selon son expérience, il aurait dû vaincre la maladie, mais le « fiévreux » parlait une autre langue. Son collègue de l'Institut de Médecine Tropicale ne lui avait-il pas raconté — pensa-t-il subitement — qu'une épidémie

avait infecté une province dans le nord, faisant plus de mille victimes, des hommes sains et robustes qui mouraient saisis de fièvre?

Le médecin débraya l'avion dont il se servait pour visiter les malades qui habitaient très loin, et retourna chez lui, afin de se mettre en communication avec son collègue. Ce qu'il apprit au cours de cette conversation suffit pour l'effrayer. Son collègue disait qu'un insecte nouveau avait fait son apparition, un insecte si petit qu'il pouvait même pénétrer à travers les mailles du moustiquaire. Par nuages immenses, il envahissait le pays, ses piquûres communiquaient une fièvre mortelle, et si l'homme ne se dépêchait pas d'inventer un remède efficace, le pays entier prendrait l'aspect d'un désert.

Par rapport aux siècles passés, les insectes réduisaient de plus en plus l'homme à la défensive; de nouvelles formes s'étaient développées, des insectes gigantesques aux mâchoires énormes qui empêchaient la construction en bois; à d'autres, aucun

métal n'était trop dur pour être dévoré et d'autres encore s'attaquaient même aux matières synthétiques qui servaient à la construction de maisons soi-disant « immunisées » contre les insectes. Le médecin connaissait la misère des colons — ils ne savaient plus comment protéger leurs provisions, ils ne jouissaient plus guère du bénéfice de leur travail, ils œuvraient uniquement pour la race des insectes. Il y avait des sauterelles qui surgissaient subitement des profondeurs du désert et qui dévoraient, jusqu'au dernier brin, les nouvelles cultures des plantes « résistantes aux insectes ». Du haut de son avion, il aperçut des squelettes et des cadavres de bœufs qui étaient morts d'une épidémie qu'une mouche mystérieuse, et jusqu'ici inconnue, leur avait communiquée.

L'homme fut saisi d'un effroi terrible. Si maintenant la mort devait encore enserrer l'homme dans son cercle mortel, alors ce serait la fin de sa maîtrise sur cette partie du monde; il devrait se retirer dans d'autres régions, rien que pour défendre sa vie contre la puissance gigantesque de l'insecte. Il se souvint d'un tout vieux livre jauni où il avait lu qu'un millénaire auparavant, au début du X^{ème} siècle, un savant avait prédit une « ère des insectes ». Son appareil radiophonique lui annonça — déchirant

l'écheveau de ses pensées — qu'on le demandait d'urgence à un endroit très éloigné; l'équipe presque entière était soudainement tombée victime de la fièvre. En vitesse, il saisit ses instruments, monta sur son avion et survola rapidement les forêts et les plaines. Devant lui, un nuage obscurcissait le ciel. Il fallait percer cette nuée. Secoué d'effroi, il reconnut que c'était des insectes, des millions, des milliards d'insectes. Ils couvrirent son avion, ils percèrent le balcon, se posèrent sur ses vêtements, sur son visage, ses outils; le manche à balai lui échappa des mains, l'avion, incapable de continuer son vol, commença à chanceler, à rouler; un rauque cri d'horreur: le médecin fit une chute rapide...

Je me frottai les yeux — j'étais toujours étendu dans mon hamac, ma tête n'était plus aussi lourde — la pilule avait donc fait son effet. Mais mon rêve? Les moustiques ne bourdonnaient-ils pas toujours à mes oreilles? N'avais-je pas eu comme une vision de leur avenir: le globe, un royaume des insectes? Les régions tropicales m'avaient montré assez de ce combat, inutile apparemment, qu'on menait contre les sauterelles, contre les termites, les moustiques et les mouches.

Mais, attention! — j'avais eu trop de fièvre pour garder une conception nette des choses. Ce que j'avais vu dans mon rêve n'était pas l'avenir, c'était le passé. L'homme avait été vaincu par l'insecte, mais il ne l'est plus, bien qu'il mène toujours un combat acharné contre son ennemi mortel. Il le connaît, il sait où il faut le saisir. L'insecte ne lui disputera plus son droit de gouverner la terre. Mais c'est tout de même encore un combat, un combat qui s'étend sur toutes les régions du monde, mais l'homme y a l'initiative et la certitude absolue de la victoire.

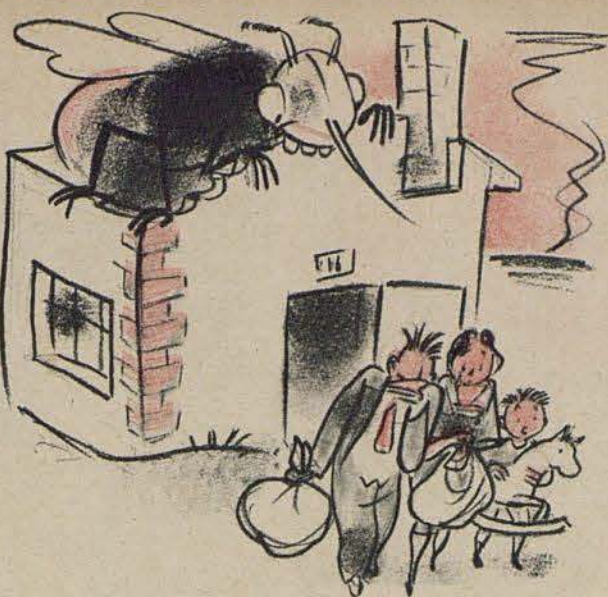
Mes pensées réunirent tout ce que je savais de cette guerre titanesque contre l'insecte.

Chaque année, cent soixante dix millions d'hommes tombent malades de la malaria. Faut-il d'autres preuves encore pour démontrer combien ce combat est sérieux? Ce chiffre représente une quantité énorme d'hommes incapables de travailler, de misérables et de morts. Rien qu'aux Indes, un à deux millions d'hommes meurent annuellement de la malaria. La moustique anophèle qui communique la maladie de l'homme infecté à l'homme sain a même joué un rôle dans l'histoire. Un célèbre explorateur allemand des tropiques écrivait récemment: « Quand, en 1916/17, pendant la Grande Guerre, les armées se trouvaient face à face en Macédoine, la guerre était par moment absolument impossible. Les armées étaient paralysées par la malaria. Nos troupes — comme celle de l'ennemi — qui n'avaient encore jamais eu contact avec la malaria, avaient été jetées dans une région sujette à cette maladie, et elles souffraient tellement que, par moments, aucun coup de feu ne serait parti même en cas d'attaque. »

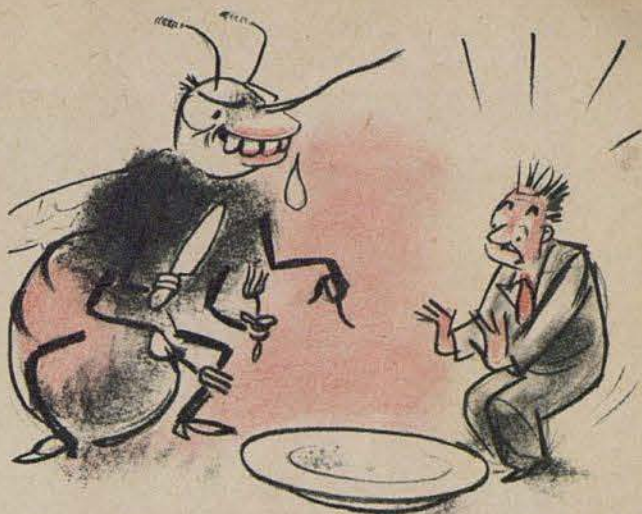
Les guerres des empereurs de la maison des Hohenstaufen étaient au fond menées contre le moustique. En 1167, une épidémie de malaria anéantit l'armée de Frédéric Barberousse — l'empereur lui-même fut sauvé parce que son camp était situé sur une hauteur bien aérée. La « puissance » d'un moustique minuscule brisa le génie politique de Henri VI — il perdit son armée devant les murs de Naples. La fièvre malicieuse l'atteignit lui-même dans les marais de Messine. Conradin, le dernier des Hohenstaufen, évita les marais dangereux, mais ce détour



... du bois, du métal — rien ne pouvait résister à ses mâchoires gigantesques ...



... il chassait les farmers de leurs maisons qu'on avait crues à l'abri des invasions d'insectes ...



... l'homme lui-même était en danger de mort

le retarda et il perdit tout contact avec sa flotte — ce qui fut la cause de sa défaite.

Aujourd'hui, nous savons tenir tête à la malaria et cela par des moyens de colonisation — comme le prouvent les habitations prospères des Marais Pontins, naguère mortels — autant que par des mesures médicales, dont la Plasmochine et l'Atébrine, deux remèdes allemands connus de toute personne voyageant dans les régions tropicales, sont les plus importants. Pour sûr, cette lutte contre le moustique de la malaria ne se terminera pas d'un jour à l'autre; — par contre là où l'homme se montre trop passif — comme c'est par exemple le cas aux Indes — il manque de la volonté nécessaire pour surmonter le mal.

La zone du Panama nous montre comment il faut procéder: « D'abord assainir — ensuite travailler. » Il s'agissait là de vaincre le moustique de la fièvre jaune qui avait une fois, ailleurs, fait échouer les projets de Napoléon, lequel avait eu l'intention de passer par Haïti pour prendre pied en Amérique du Nord. La fièvre jaune, cette maladie mortelle, eut raison de ses troupes. Jusqu'à ce jour, il existe au monde une aire, de la grandeur des Etats-Unis, où règne le moustique de la fièvre jaune, et non l'homme. Aujourd'hui, que nous connaissons un sérum contre la fièvre jaune, nous avons fait le premier pas qui doit conduire à la domination de l'homme sur ce « moustique d'aedes », comme il est appelé dans la science.

La troisième alliée est la mouche tsétsé qui, en communiquant la maladie du sommeil, a exterminé les populations de régions entières. Le gouvernement belge a été forcé de rappeler des employés de certaines parties du Congo parce qu'il n'y avait, là-bas, plus rien à gouverner et de fermer les factoreries parce qu'il n'y avait dans ce néant, plus d'affaires possibles. « Ainsi, la question de la maladie du sommeil décide du destin de l'Afrique Centrale », avait dit un médecin colonial allemand. En Afrique Centrale, le cheval a aujourd'hui perdu toute son importance comme cheval de selle et de relais, car les chevaux ne résistent pas à la maladie du sommeil.

Mais c'est en Allemagne qu'on a découvert le remède contre ce mal. Il s'appelle « germanine ». Aujourd'hui, un troupeau de bétail, vacciné de germanine, peut traverser les régions infectées sans tomber victime de la maladie — autrefois, il serait mort misérablement. Après la Grande Guerre, le politique anglais Haldane disait de la germanine: « La découverte de la germanine est pour les Alliés d'une plus grande importance que les réparations qu'ils ont demandées. »

Ne parlons point des maladies « innocentes » que peuvent nous communiquer les insectes: la fièvre de Dengue, de Papatacie, et d'autres. Rappelons-nous la « fièvre pourprée » que nous communiquent les poux, la fièvre pétéchiiale que nous donnent les tiques, la peste, dont les puces sont les agents. Cela suffit pour nous donner une idée assez nette de la puissance des insectes. Il est évident que l'homme sortira vainqueur de cette lutte, notre rôle de maître n'a point été affecté — mais nous devons lutter sans répit.

Il ne faut pas s'imaginer pourtant qu'en nommant simplement les insectes qui transfèrent des maladies, on ait épuisé tout l'effectif de nos ennemis mondiaux. Avec acharnement, ils travaillent à la destruction de nos maisons, de nos cultures. En Europe, des maisons, des combles, des poutres sont chaque année rongés par le « ver des maisons »; dans les pays chauds, les dommages

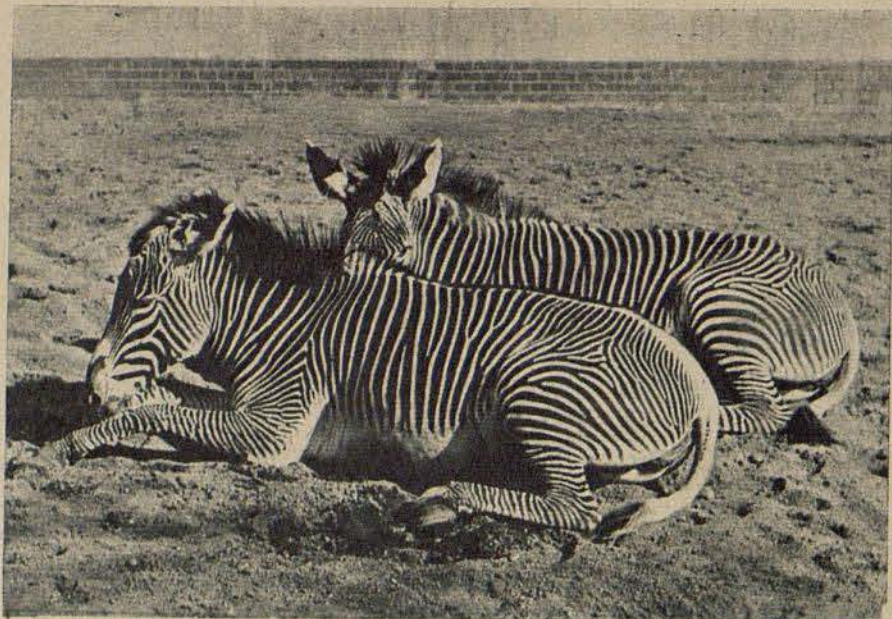
causés par des fourmis et surtout par des termites dépassent toute imagination. Pensons encore aux insectes nuisibles à la forêt, aux champs et aux jardins, aux mites qui mangent la laine et à la légion des insectes qui dévorent nos provisions, et l'on se rendra compte de la lutte acharnée que l'homme doit mener contre l'insecte. Certes, « le millénaire des insectes » appartient déjà au passé, l'ennemi a battu en retraite, mais il se défend encore dans cette lutte gigantesque pour la domination du monde.

Pourtant, comment était-il possible qu'un insecte minuscule pût empêcher plus que tout autre obstacle notre conquête du monde? Ces êtres fragiles qu'on peut écraser d'un coup de pouce? A part leur proliféricité énorme, ils possèdent une caractéristique physique inconnue à

d'autres animaux: la matière dont est faite leur cuirasse, le chitine. Cette matière est tellement élastique qu'un pou peut supporter la pression d'un kilogramme sans crever. Cuit dans une solution concentrée de potassium, le chitine en sort intact. La cuirasse de chitine empêche un dessèchement de l'insecte dans des régions arides. Elle le rend capable de voler, suspendu entre des membranes délicates et transparentes, jusqu'à ce qu'elle acquiert dans la troisième dimension, ce qui lui manquait. Tel est donc l'aspect de l'ennemi auquel nous autres hommes avons administré les premiers coups sensibles dans la lutte pour la domination du monde. Le travail ingénieux des savants a décidé de cette bataille. Le rêve d'une domination de l'insecte — rêve issu de la fièvre — ne se réalisera jamais.



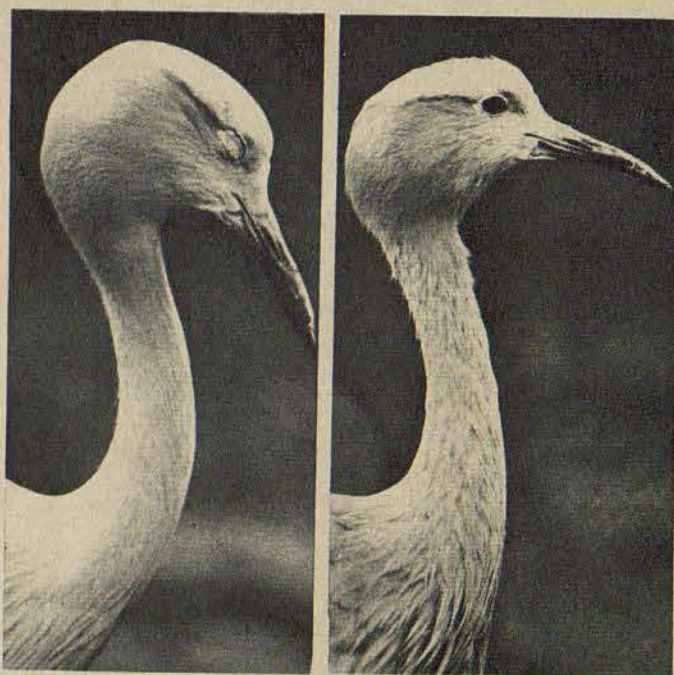
Mais tout de même, l'homme reste vainqueur dans cette lutte pour la domination du monde. Un génial travail de recherches a déjà décidé la victoire



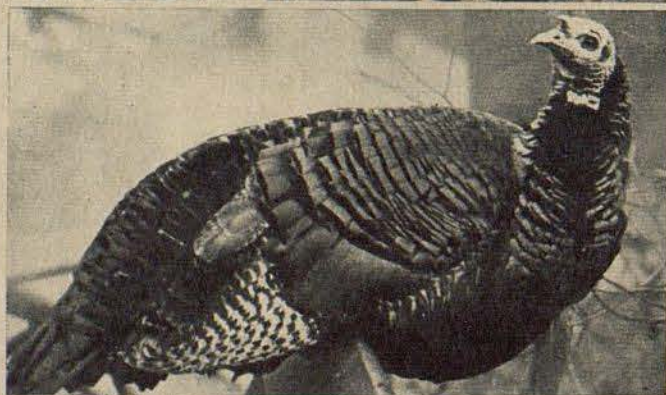
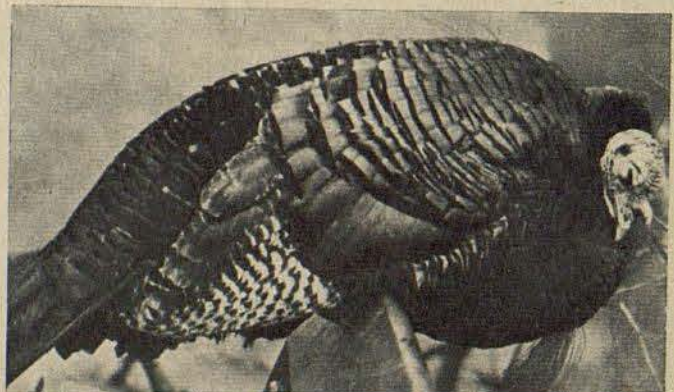
Deux zèbres passent leur temps à rêver. Des coups de klaxon lointains ne peuvent plus déranger les visiteurs du jardin zoologique, depuis longtemps ils se sont habitués à tous ces bruits. Mais là, soudain



... le zèbre sursaute. Il a entendu le « flic » d'un appareil photographique. Il se sent pris à l'improviste et épié. Qu'est-ce qu'il y a donc?



Qu'est-ce qu'il y a donc? La grue se le demande aussi. Mais elle a une sorte de pressentiment: elle se met en position. Vraiment, si l'on croyait à la transmigration des âmes, on pourrait dire qu'elle se souvient...



Mais le photographe continue à constater l'effet troublant du « flic ». Et en effet, même une vedette de cinéma, prise ainsi à l'improviste, ne pourrait se montrer plus irritée que ce dindon

Quelque chose a fait « flic »

Petite expérience avec des bêtes et des hommes au jardin zoologique de Berlin



Une autre « star » encore, du jardin zoologique, doit subir une attaque imprévue: l'effet en est le même. Ce « flic » — venant au dépourvu — rend un son pénible, et même un homme s'en épouvante. Morale: ne t'amuse jamais à photographier un animal — il s'en effarouche autant que toi!

STOCK



OUTILS

R. STOCK & CO

SPIRALBOHRER-, WERKZEUG- U. MASCHINENFABRIK
AKTIENGESELLSCHAFT, BERLIN-MARIENFELDE

Signal publie dans ce numéro:



Amusantes photos de l'escadrille de l'As de Pique



Vues des nouvelles armes allemandes



Le général allemand est toujours en tête



Expérience de psychologie faite sur de jeunes garçons



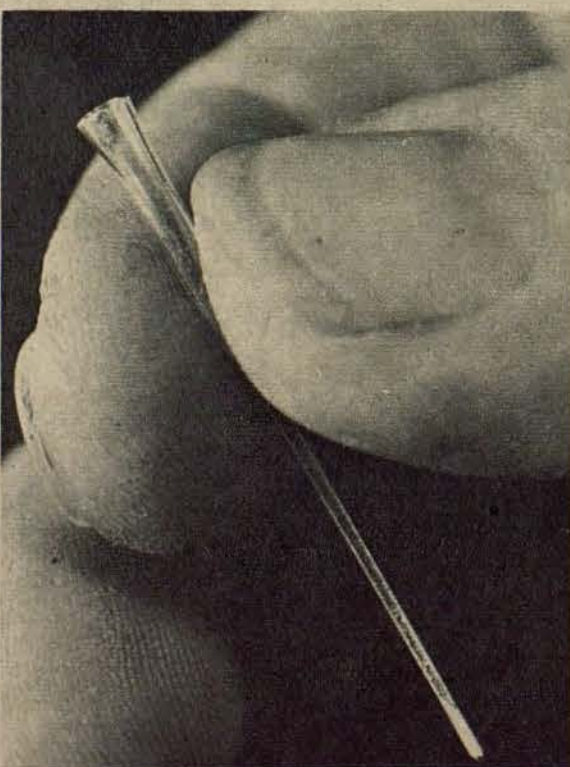
Les minutes qui suivent l'accident



La fête du temple célébrée par les enfants japonais



Le cirque International de Montmartre



Quelques mots sur la forme des cristaux



L'homme et l'insecte aux prises